

n° 350 - janvier 2020

imag

Le magazine de l'interculturel



Panoramique

LE CERVEAU AUX COMMANDES

Stéréotypes, préjugés, discriminations

Rencontre avec Michel Agier

Faire de l'hospitalité un droit

Dédicace

A Solafa Magdy et Hosam El Sayyad

Journalistes égyptiens engagés pour la justice et la liberté dans leur pays,
ils sont détenus arbitrairement en prison au Caire depuis fin novembre 2019
pour avoir exercé leur métier.

Ils étaient passés au Festival du Cinéma Méditerranéen de Bruxelles 2018
lors de la sortie du documentaire de Pauline Beugnies « Rester Vivants ».

E EDITO

Christine **Kulakowski**

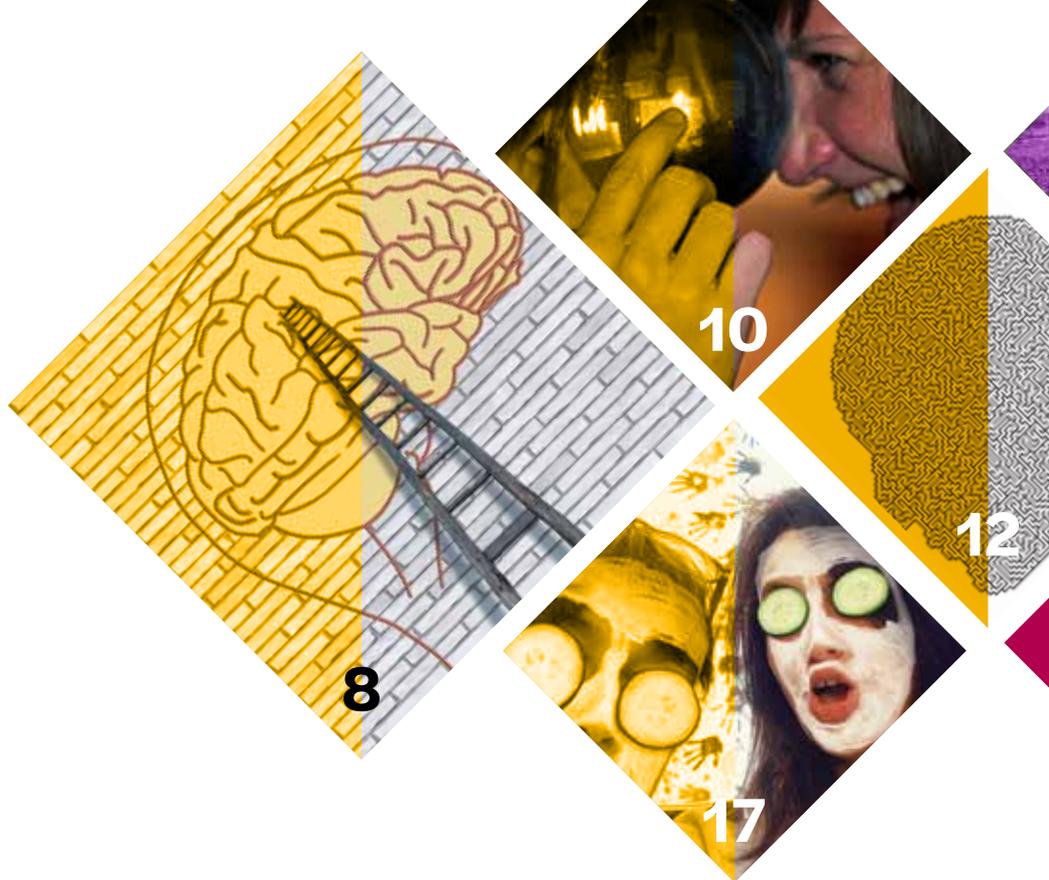
INTERSECTIONNALITÉ, de quoi parle-t-on ?

Le concept d'intersectionnalité circule dans les milieux associatifs depuis quelques années et est de plus en plus revendiqué par des mouvements sociaux. Alors que certains y voient davantage une grille de lecture des phénomènes contemporains de domination, d'autres considèrent que cette pensée est indissociable des actions de lutte politique portées par des collectifs (afroféministes, militance décoloniale, mouvements anti racistes, féministes musulmanes...).

L'intersectionnalité renvoie à un terme certes de plus en plus utilisé, mais qui n'en demeure pas moins mal compris. Certains l'envisagent avec une évidence... qui n'a d'égale que l'incompréhension qu'elle suscite chez d'autres. C'est pourquoi il nous a semblé utile d'explorer les fondements de cette notion et d'aller à la rencontre de la complexité qu'elle recouvre. Pour ce faire, il s'agit également de s'interroger sur la manière dont certains acteurs collectifs, dans la Région de Bruxelles-Capitale, revendiquent leur attachement à l'intersectionnalité et dont ils la traduisent dans les actions de militance qu'ils déploient dans l'espace public.

Pour débattre de ces questions sur la pertinence des approches intersectionnelles et les manières de l'adapter au terrain bruxellois, nous accueillerons Emilia Roig, politologue, directrice du Centre pour Justice Intersectionnelle à Berlin et spécialiste de l'intersectionnalité en Europe. Rendez-vous avec l'Imag de mars pour un écho de cette conférence ! ▶

SOMMAIRE



Edito	3
Top & Flop	6
Panoramique	
Stéréotypes, préjugés, discriminations. LE CERVEAU AUX COMMANDES	8
Quand on croit savoir	10
<i>Julie Terache</i>	
Préjugés... Et si on regardait dans le cerveau ?	12
<i>Pierre Vandenheede</i>	
Formation ADMI : des théories à la pratique	17
<i>Mohamed Samadi</i>	
Dans les chaussures de l'autre	22
<i>Stéphanie Leecesne</i>	
Se focaliser sur les stéréotypes les renforce-t-il ?	24
<i>Pascale Falek</i>	
Comment concilier les mondes ?	26
<i>Entretien avec Dieudonné Wamu Oyatambwe</i>	



Photoreportage

Feras sur la ligne du temps	28
<i>Elio Germani</i>	

Recherche

Décodage de la réalité migratoire	34
<i>Dora Vilner</i>	

Bons tuyaux

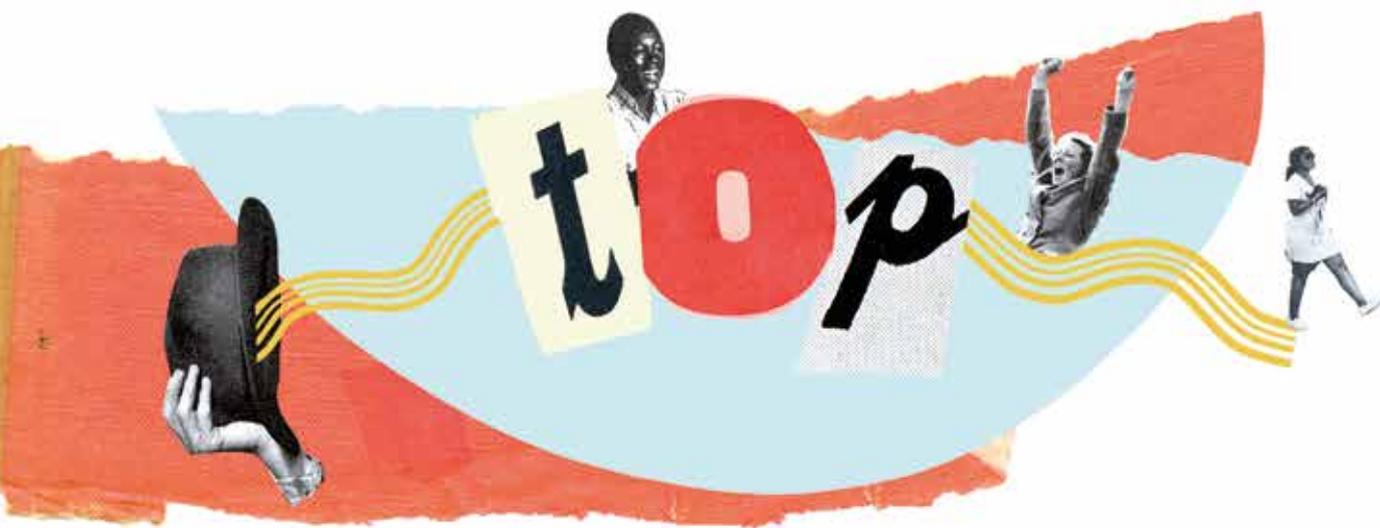
.....	38
-------	----

Rencontre

Faire de l'hospitalité un droit, pas seulement une faveur	40
<i>Entretien avec Michel Agier</i>	

Espace public

.....	43
-------	----



L'Association des Démocrates Tunisiens au Benelux (ADTB)
en collaboration avec le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle (CBAI)

**Présences
TUNISIENNES
en Belgique**

50 ans d'histoire de l'immigration

EXPOSITION

Ça tourne !

L'histoire de l'immigration des Tunisien.ne.s en Belgique? La voici résumée en 16 panneaux (60/40 cm), une série de portraits et 13 capsules audiovisuelles où des femmes et des hommes (se) racontent sur trois générations.

Cette exposition conçue par l'Association des Démocrates Tunisiens au Benelux, en partenariat avec le CBAI, est itinérante, facile à monter, gratuite, et ne demande qu'à tourner de ville en ville !

Si votre association souhaite l'accueillir en ses murs, contactez Zeineb Ben Achour : adt.benelux@gmail.com

Harmony Week

« Monsieur le rabbin, enlevez vos chaussures et entrez dans l'église » est un jeu éducatif sur le thème des religions. Une des nombreuses animations organisées par la Plateforme interconvictionnelle de Bruxelles du 31 janvier au 10 février, dans le cadre de l'Harmony Week initiée par les Nations unies. Découvrez l'ensemble des débats, exposition, rencontres en famille, concerts...

ici : <http://elkalima.be/harmony-week-2/>

Liberté de ne pas flouter



Ayant tourné tout 2019, l'exposition Don't Shoot est désormais aussi visible sur le site de Zintv : www.zintv.org/Dont-shoot-Exposition-collective-sur-la-repression-de-la-liberte-d-expression On vous en parle, histoire de rappeler la décision du 24 octobre dernier, le tribunal de première instance de Bruxelles a jugé qu'il n'y avait pas lieu d'interdire la diffusion des images non floutées des policiers dans l'exercice de leurs fonctions. Cette décision est à saluer parce que les images que proposent cette exposition décrivent des interventions policières menées dans l'espace public à l'encontre de migrants, de mouvements sociaux et de citoyens organisés, l'objectif étant d'illustrer et de mettre en débat les atteintes aux libertés de manifestation et d'expression dont sont victimes certains mouvements sociaux, activistes et journalistes.



Ferme sans être humain

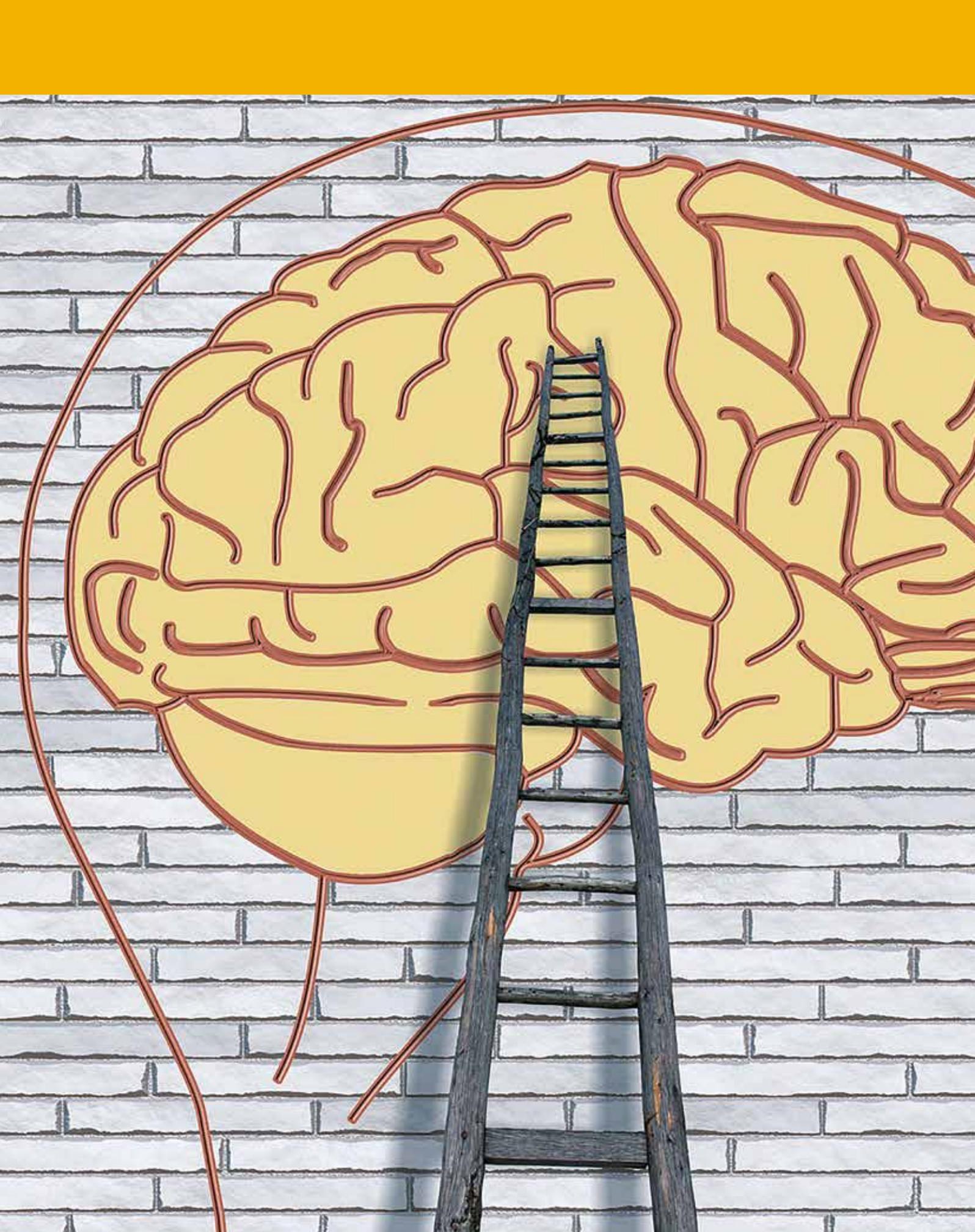
Maggie De Block qui fait du Maggie De Block, il n'y a pas vraiment lieu de s'en étonner ni de s'en émouvoir ; les têtus ayant les idées aussi courtes que répétitives. Ce qui agace dans son annonce de nouvelles mesures visant à priver d'accueil tout demandeur d'asile qui aurait contourné certaines règles européennes, c'est qu'une fois de plus, le migrant/l'exilé/l'étranger est instrumentalisé à des fins politiques, en l'occurrence, d'une part, titiller le PS dans le cadre du travail des missionnaires royaux qui tentent depuis des mois de trouver une solution au casse-tête belge et, d'autre part, montrer à l'électorat flamand que la N-VA n'est pas la seule à pouvoir être ferme sans être humain. Ça sent les élections.

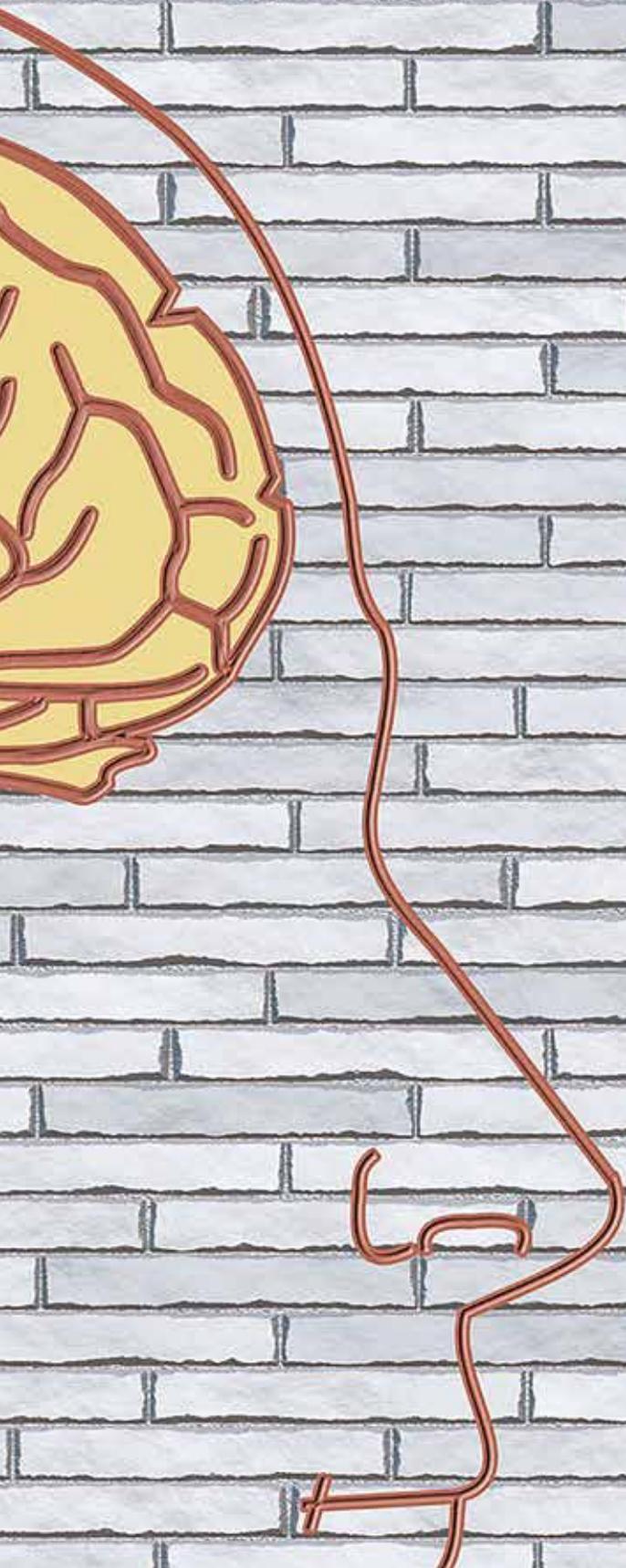
Augmentations salariales

D'un côté, des aides ménagères partent en grève parce qu'on leur refuse une augmentation salariale de 1,1 % pour un salaire moyen de 11,5 € de l'heure. Sans parler des travailleuses domestiques sans papier, sans droit, qui ne peuvent pas porter plainte contre un employeur abuseur... De l'autre, selon la FGTB, la famille Mellemans, propriétaire d'un des plus grands groupes de titres-services du pays, s'est octroyée un cadeau de Nouvel An de 6,8 millions d'euros. Champagne ! Mais pas pour tout le monde.

Antifascisme inadéquat ?

Dans le monde du football, tous les coups, ou presque, sont permis, du coup franc au coup de tête en passant par le coup de com'. Dans les tribunes des stades, on n'est pas en reste. Les supporters par les chants et tifos, on s'en donne à corps et à cœur joie. Longtemps, les instances footballistiques, de Belgique et d'ailleurs, ont laissé faire. Il a fallu des années pour qu'on s'émeuve des chants antisémites, homophobes, négrophobes qui résonnent régulièrement dans les stades. Mais qu'apprend-on ? La banderole « *Toute ma vie unioniste antifasciste* » déployée par les supporters de l'Union saint-gilloise a été retirée par la police (zone Midi) à la demande du responsable de sécurité de l'USG. Ceci pour « *assurer la sécurité et la sérénité dans le stade* ». Une mesure préventive face à un drapeau jugé « *provocateur et inadéquat* », ou un coup porté aux valeurs démocratiques défendues par les supporters ?





**Stéréotypes, préjugés,
discriminations**

LE CERVEAU AUX COMMANDES

D'où proviennent les stéréotypes ? Ils ne surgissent pas de nulle part, ni par hasard. Tout concourt à ce qu'ils existent : l'éducation, la culture, les médias, les institutions, et aussi les machines de guerre qui alimentent la haine de l'autre et banalisent les discours racistes (on pense aux tweets de Trump and C°).

On construit les SDF, les migrants, ou les toxicomanes comme des groupes dont il faut se méfier.

Si on parvient à faire bouger ces constructions mentales dans notre cerveau, nécessairement les stéréotypes changeront. Par où commencer ?

Éléments de réponse à travers la neurobiologie, la psychologie cognitive et diverses pratiques interculturelles qui nous rendent positivement interdépendants.

Quand on **croit** **SAVOIR**

Doctorante en psychologie sociale à l'UCLouvain Julie **TERACHE**

On utilise souvent les termes de stéréotypes et de préjugés de façon interchangeable, alors que ces deux notions renvoient bien à des facettes différentes de notre rapport aux autres. En plus d'orienter nos comportements, les stéréotypes et les préjugés sont de véritables leurres produits par notre cerveau. Pourtant, à travers eux, nous avons l'illusion de comprendre notre monde et d'appréhender l'essence de ceux qui le constituent. Comment fonctionne cette tromperie ? Et surtout, comment pouvons-nous la maîtriser ?



Les notions de stéréotypes et de préjugés font à présent partie du langage commun. Pourtant, nous avons souvent du mal à mettre le doigt sur les différences qui existent entre ces deux termes. En décortiquant leurs définitions respectives, nous allons voir comment ces deux notions à la fois se distinguent et se complètent, et quelles réalités se cachent derrière ces mots.

Cliché, *a priori*, idée préconçue, caricatures, stigmatisation... ces termes sont communément employés pour cibler la même notion, celle des stéréotypes. En psychologie sociale, une définition très utilisée pour définir le stéréotype est la suivante : un stéréotype renvoie à une croyance relativement consensuelle concernant des caractéristiques supposément partagées d'un même groupe¹. Prenons un exemple pour illustrer les éléments clés de cette définition, celui du stéréotype selon lequel les femmes sont émotionnelles et sensibles. Il s'agit ici d'un stéréotype effectivement consensuel, car il très répandu et toujours partagé par un grand nombre d'individus, et renvoie à la croyance que beaucoup de femmes partagent la caractéristique d'être sensibles. Attention cependant, que les croyances stéréotypiques soient fondées ou non n'est pas importante pour définir le stéréotype. Le simple fait même qu'une caractéristique soit perçue comme davantage partagée par une communauté plutôt que par d'autres la rend, par définition, stéréotypique. Par exemple, nous pouvons croire que les hommes sont en général plus grands et plus forts que les femmes. Même si cette croyance est basée sur des obser-

vations et des statistiques reconnues, il n'empêche que de croire que la force musculaire est une caractéristique plus répandue chez les hommes relève du stéréotype.

Alors que le stéréotype concerne le contenu des croyances, le préjugé lui concerne la réponse affective à ces croyances. Plus précisément, les préjugés sont définis comme des attitudes négatives adoptées à l'encontre de certains individus en raison de leur appartenance à un groupe spécifique². Illustrons cette définition avec un exemple, et prenons celui des attitudes concernant les populations d'immigrés, souvent négatives et caractéristiques d'émotions de peur ou de colère. Cette attitude est ce qui constitue le préjugé. A l'inverse, si nous nous intéressons aux croyances concernant les caractéristiques des immigrés, par exemple que les immigrés quittent leur pays pour venir profiter des avantages sociaux des pays européens, nous parlerions bien du stéréotype

Une pensée biaisée

Les stéréotypes et les préjugés ont une grande utilité dans notre quotidien. Ils nous aident d'une part à simplifier le monde en créant des catégories bien définies d'individus, et d'autre part à nous orienter au travers de ce monde. Cependant, il n'empêche qu'ils nous donnent l'illusion de regarder notre environnement pour ce qu'il est, et non pour ce que nous en voyons.

En effet, nous sommes tous et toutes biaisés, bien que la majorité d'entre nous aura beaucoup de difficultés à le re-



© Massimo Bortolini

connaître. Nous partageons l'impression de raisonner et de percevoir le monde de façon objective, alors que tous les jours une myriade de biais cognitifs, c'est-à-dire des erreurs systématiques de raisonnement, est à l'œuvre dans notre cerveau.

Par exemple, nous pensons que nos croyances, valeurs et habitudes sont bien plus partagées par les autres qu'elles ne le sont réellement (connu sous le nom d'effet de faux consensus³). Ou encore, nous privilégions dans notre environnement les informations qui concordent et confirment les idées que nous avons au départ (appelé biais de confirmation d'hypothèse⁴). Ou bien, nous avons tendance à expliquer plus facilement les comportements d'autrui comme résultant de sa personnalité plutôt qu'à tenir compte de l'importance du contexte et des situations dans lesquelles autrui se trouvait (ici, biais d'erreur fondamentale d'attribution⁵). Cette liste non exhaustive (car des dizaines de biais cognitifs ont été identifiés) nous montre à quel point nous ne sommes pas maîtres de nos perceptions.

Comment reprendre le contrôle ?

Mais alors, comment gérer ce décalage entre notre sentiment d'objectivité et l'existence de nos biais ? Face aux biais cognitifs, nous ne sommes pas impuissants. La première étape consiste sans doute à prendre conscience de cette subjectivité et à accepter que nous ne voyons le monde qu'à travers des lunettes déformantes. A partir de ce moment, nous pouvons entamer un début de contrôle

sur nos biais, et développer des compétences pour remettre en doute ce que nous pensons voir ou savoir. Plusieurs techniques sont également à notre disposition pour déconstruire nos biais et nos stéréotypes, notamment chercher à établir et maintenir un contact fréquent avec les individus des groupes concernés par nos stéréotypes⁶. Enfin, faire soi-même l'expérience personnelle des biais d'autrui et des stéréotypes ou préjugés que d'autres ont à notre égard constitue une partie de la solution. Ceci est parfaitement illustré par la célèbre expérience de l'institutrice Jane Elliott en 1968, qui démontre que d'avoir été victime de stéréotypes et de préjugés le temps d'une journée de classe peut affecter profondément de jeunes enfants au point de les encourager tout le restant de leur vie à se méfier de leurs propres stéréotypes⁷.

En somme, bien que notre pensée soit sous l'emprise de nombreux biais qui semblent hors de notre contrôle, l'éducation à ces biais est le premier pas vers une perception (un petit peu) moins erronée de notre monde. ▶

[1] Hilton J.L., & von Hippel W. (1996). Stereotypes. *Annual Review of Psychology*, 47, 237-271. <https://doi.org/10.1146/annurev.psych.47.1.237>

[2] Brewer M.B., & Brown R.J. (1998). Intergroup relations. In D.T. Gilbert, S.T. Fiske & G. Lindzey (Eds.), *Handbook of social psychology* (4th ed., vol. 2, pp. 554-594). Boston : McGraw-Hill.

[3] Ross L., Greene D., & House P. (1977). The "false consensus effect": An egocentric bias in social perception and attribution processes. *Journal of Experimental Social Psychology*, 13(3), 279-301. [https://doi.org/10.1016/0022-1031\(77\)90049-x](https://doi.org/10.1016/0022-1031(77)90049-x)

[4] Wason P.C. (1960). On the failure to eliminate hypotheses in a conceptual task. *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 12, 129-40. <https://doi.org/10.1080/174702160008416717>

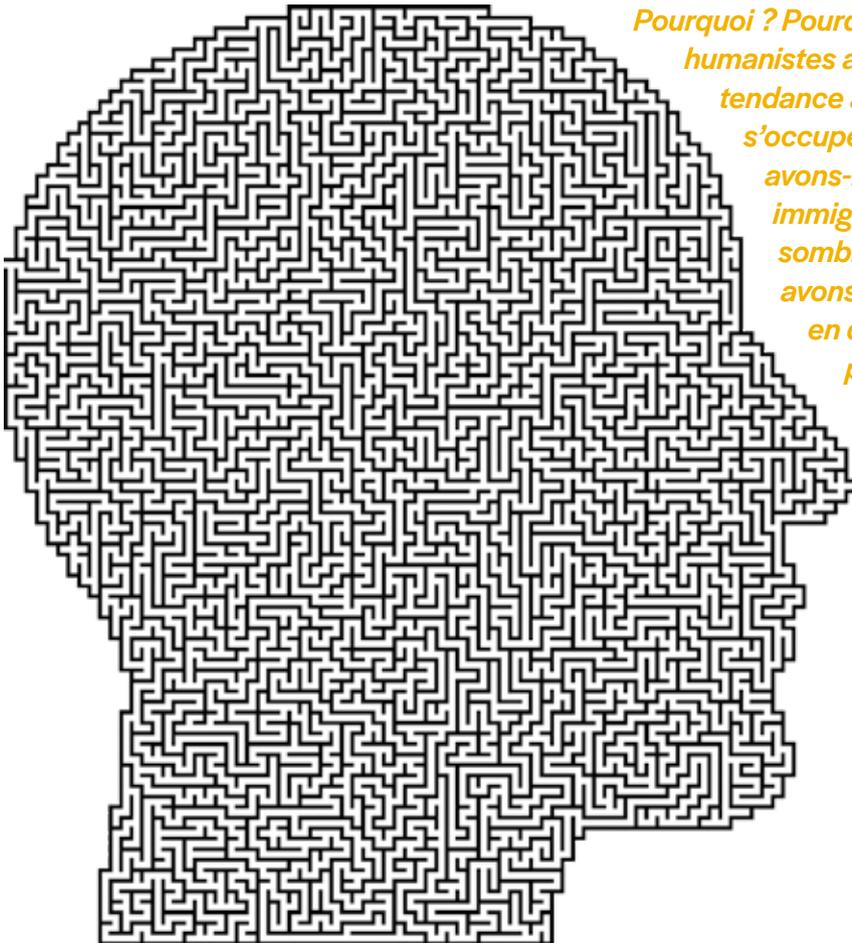
[5] Ross L. (1977). The intuitive psychologist and his shortcomings: Distortions in the attribution process. In *Advances in experimental social psychology* (Vol. 10, pp. 173-220). Academic Press. [https://doi.org/10.1016/s0065-2601\(08\)60357-3](https://doi.org/10.1016/s0065-2601(08)60357-3)

[6] Allport G. W. (1954). *The nature of prejudice*. Cambridge/Reading, MA: Addison-Wesley.

[7] <https://positiv.fr/experience-sociale-racisme-yeux-marrons-bleus/>

Préjugés...

Et si on regardait dans le **CERVEAU** ?



Pourquoi ? Pourquoi malgré nos convictions humanistes avons-nous fâcheusement tendance à trouver normal que les femmes s'occupent des enfants ? Pourquoi avons-nous peur quand on croise un immigré mal habillé dans une ruelle sombre ? Pourquoi, au contraire, avons-nous plus facilement confiance en quelqu'un qui nous ressemble physiquement ? Mille réponses sont possibles, se pencher sur le cerveau et la psychologie cognitive apportera son lot de réponses.



Derrière nos pensées, nos préjugés ou nos vertus, il y a une masse de 86 milliards de neurones. Même si on est encore loin de maîtriser les rouages du cerveau, on peut décrire quatre grandes fonctions :

viscérale, motrice, intellectuelle et émotionnelle.

C'est grâce à la fonction viscérale que nous sommes en vie, que nous respirons, digérons, que nous nous reproduisons... avec une certaine efficacité. La fonction motrice nous permet de nous déplacer, de prendre un Bic en main ou encore de nous faufiler dans le conduit d'une grotte. Dans le cadre de cet article, nous nous intéresserons plus particulièrement aux deux dernières. La fonction intellectuelle fait référence à notre capacité d'analyse, d'évaluation et de jugement. C'est à travers elle que nous allons construire des opinions, parfois les réviser, et surtout les mémoriser. Enfin, la fonction émotionnelle a trait à nos désirs, nos pulsions, nos aversions, nos peurs... Les chercheurs étudient ces quatre fonctions de manière relativement isolée mais dans notre vie quotidienne, elles sont étroitement reliées les unes aux autres. Face à la peur que nous évoquions plus haut, nous justifions nos émotions par des pensées qui nous font finalement prendre nos jambes à notre cou !

Le cerveau entre pensée et action

Aborder le cerveau, la pensée et nos comportements de cette manière, nous amène à remettre en question une idée aussi ancienne que nos cultures. Pendant très longtemps,

on a opposé le corps à l'esprit. La carne était limitée et l'esprit, rationnel et grandiose. Et les pauvres humains, soumis à leurs pulsions des êtres inférieurs par rapport à ceux qui basaient leur vie sur les choses de l'âme. Cette vision dualiste est illusoire. Bien qu'il existe encore de nombreuses inconnues sur la manière dont le cerveau transforme une expérience en pensée et en action, certains éléments ne font plus de doute : nos comportements sont bien le fruit de processus mentaux et non les conséquences d'une supposée « faiblesse » ou encore le fruit d'un malin génie qui nous induirait en erreur. Cognitions et comportements sont en dialogue constant et, globalement, nos actions sont les conséquences d'un composé de pensées et d'émotions. Autrement dit, ma peur face à l'immigré, même si elle va à l'encontre de mes valeurs déclarées, est bien la conséquence de ma « machinerie interne ».

Un cerveau pour agir

Dès lors, les préjugés, les croyances, les stéréotypes et les discriminations sont bien des productions de notre cerveau et il est même probable que le fonctionnement même de notre cerveau les favorisent.

Selon le mot de Henri Laborit, neurobiologiste, « *le cerveau est fait pour agir* ». Autrement dit, chez nous, comme chez l'ensemble des vertébrés, le cerveau s'est développé pour assurer notre survie. La « pensée » n'a été sélectionnée à travers le phénomène de l'évolution que pour ses qualités opérationnelles : une capacité à prendre des décisions, à faire des choix, à s'orienter dans un monde complexe chez un être

particulièrement peu doté par la nature ! Concrètement, si nous avons eu la masse d'un rhinocéros, la puissance d'un tigre ou la carapace d'une tortue, il y a peu de chance que nous aurions déployé un cerveau aussi complexe.

Ceci étant dit, cette capacité de pensée a un défaut considérable : sa lenteur. En parallèle de notre pensée complexe, il fallait qu'il y ait également une possibilité de prendre des décisions rapides et globalement efficaces, que ce soit pour chasser le gibier, s'arrêter à un feu rouge ou encore savoir comment entrer en relation dans un groupe.

Ce double fonctionnement entre, d'une part, un système automatique, rapide, efficace et peu conscient pour faire face à des situations simples, maîtrisées et/ou connues et, d'autre part, un système plus lent mais capable de gérer des situations complexes, non maîtrisées et/ou inconnues a été mis en évidence par différents chercheurs. Le plus connu est sans doute Daniel Kahneman¹ pour avoir reçu le prix Nobel d'économie en 2002 pour ses travaux sur la prise de décision.

Et souvent, décider sans penser...

Ce système automatique est opérationnel dans la plupart des cas. Il est basé sur notre mémoire, sur les expériences que nous emmagasinons depuis notre prime enfance.

*Faire émerger des représentations
de nous-mêmes et du monde
qui nous entoure.*

Nous n'avons plus besoin de réfléchir face à un distributeur de billets, nous n'avons plus besoin d'analyser la situation quand un enfant tombe devant nous et commence à pleurer : nous savons ce qu'il faut faire. Cette connaissance est même tellement ancrée en nous que Benjamin Libet a observé à l'aide d'électroencéphalogramme le « signal » de la prise de décision 500 millisecondes avant que la personne n'en ait conscience ! Cette mémoire est donc déterminante dans nos représentations car elle « s'impose » à nous avant même que nous en avons conscience. Cela ne signifie pas pour autant que nous sommes prisonniers de notre passé. Le même Benjamin Libet a montré que nous avons également



© Julie Aglave

la possibilité « d'inhiber » nos actions avant de les mettre en œuvre car la vitesse de la pensée reste largement supérieure à la vitesse de l'action. Cependant, cette capacité d'inhibition vient juste après une réaction automatique, spontanée.

Ces représentations spontanées traversent tous les domaines de la vie, depuis les apprentissages moteurs en passant par les valeurs, jusqu'à notre vision du monde. Elles sont tellement prégnantes que, même si vous êtes fondamentalement féministe, il est probable que face à une fille violée, quelque chose en vous se dira « *oui, mais elle l'a cherché, avec la jupe qu'elle porte* ». Cette pensée sera peut-être tellement fugace que vous n'en n'aurez pas conscience... Elle influencera pourtant vos comportements, votre vitesse de réaction !

Alors, que faire ?

Quelle que soit l'origine de nos préjugés, il est difficile de les dépasser et de les déconstruire. Que ce soit chez soi-même, en tant que parent, ami ou encore en tant que travailleur social, nous sommes tous confrontés à ces représentations qui sont de véritables obstacles à la pensée rationnelle, au changement ou simplement à la vie en société. Malgré cette difficulté, face à l'imprévu, au complexe, à l'apprentissage, au changement..., il est indispensable de faire émerger ces représentations et de les déconstruire pour se donner une chance de les aborder avec lucidité.

A ce stade, nous allons entrer dans des pratiques d'émancipation. Cette démarche est cependant paradoxale car nous allons tenter de « libérer » une personne ou un groupe de ses préjugés alors que nous sommes nous-mêmes soumis aux nôtres. Il nous faut dès lors assumer cette contradiction et tenter de la garder à l'esprit pour éviter la posture de gourou, autant que possible.

Faire émerger les représentations est la partie la plus facile de la démarche, il n'y a « qu'à » faire parler son interlocuteur, l'interroger sur ses représentations, avec un réel intérêt et en évitant toute ironie. Après tout, peut-être est-ce lui qui est lucide et moi qui suis empêtré dans mes représentations...

A ce stade la principale difficulté se situe en soi. Comment accueillir sans réagir des propos racistes, négationnistes, climatosceptiques... ? Le « naturel » voudrait d'ailleurs que l'on réagisse, au risque de susciter une réaction que nous souhaitons justement contourner. Le raciste n'attend que notre révolte pour pouvoir nous reprocher notre propre intolérance ou encore renforcer ses propres opinions.

Dans un second temps, il faut entreprendre le travail de déconstruction afin de faire basculer la personne dans un autre système de pensée moins automatique. Ce travail peut prendre plusieurs formes : confrontation dans un cadre sécurisé avec d'autres visions que la sienne (table de dialogue...), confrontation à un réel qui démontre l'ineptie de certaines représentations (se faire soigner par un immigré... médecin, etc.) ou encore entrer dans un questionnement fin pour amener son interlocuteur à déconstruire lui-même ses propres préjugés.

Le questionnement ouvrant

Quand on parle de questionnement, on distingue classiquement les questions fermées et les questions ouvertes. Les questions fermées amènent une réponse unique : qui a vidé le pot de choco ? C'est Pierre ; es-tu pour ou contre la légalisation du cannabis ? Euh... Les questions ouvertes commencent par un mot interrogatif (quand, comment, pourquoi...) et sont sensées permettre de construire une réflexion. Il y a malheureusement une distance entre la théorie et la pratique... Car si on demande « *qu'est-ce que tu penses de l'ouverture des frontières aux*

immigrés ? », la personne n'aura plus que probablement pour réponse que ses représentations spontanées : « *On ne peut quand même pas accueillir toute la misère du monde, Monsieur !* »

Dit autrement, une question ouverte n'amène pas à déconstruire un préjugé mais plutôt à faire émerger une représentation consolidée par la mémoire !

Il faut donc imaginer une troisième voie de questionnement qui amène la personne à aller au-delà de ses représentations, à déconstruire par elle-même ses propres certitudes. C'est ce projet, un peu utopique, que propose le questionnement ouvrant. Techniquement, l'idée est assez simple : après avoir fait émerger les représentations, il « suffit » de continuer à interroger la personne afin de l'amener à se contredire elle-même afin

de reconstruire une vision plus juste du réel. Au-delà de l'idée, voyons comment faire en quelques étapes et un exemple plus ou moins fictif en regard de chaque étape (voir le tableau).

Et ensuite ?

Si cette déconstruction est indispensable, elle n'en est pas pour autant facile. Chaque personne a connu plus d'échecs que de réussites dans ce travail, et pourtant c'est cette difficulté qui est une invitation à prendre le temps de s'approprier une telle démarche... Mais ne suis-je pas en train de poser une question ouvrante ? ▶

[1] Kahneman, D. *Système 1 système 2, les deux vitesses de la pensée*, Flammarion, 2012.

1	Amener la personne par questionnement à exprimer ses opinions : « Pourquoi ? » « Qu'est-ce qui t'amène à... ? », « Pour quelle raison... ? »	Les étrangers ne sont pas des gens comme nous... Il ne faut pas les accueillir chez nous.
2	Lui donner l'occasion de s'exprimer sur les conséquences espérées, les bénéfiques qu'elle espère tirer de cette vision : « Très bien, et d'après toi, que vas-tu tirer de cela ? », « Quel bénéfice cette vision va t'apporter ? »...	Préserver ma culture. Me sentir en sécurité chez moi. Protéger ma famille.
3	Ensuite, creuser les inconvénients de la vision exprimée au point 1. Cette étape est cruciale car elle fragilise progressivement la représentation et amène la personne à imaginer que d'autres visions sont possibles. Peu à peu, l'amener à découvrir les contradictions entre ce qu'elle espère (point 2) et ce qu'elle obtient (point 3).	Je pourrais me sentir isolé. S'il n'y a plus d'étranger, il n'y a plus de magasins de proximité. De toute façon, ils sont là... Finalement, mes chiffres sont arabes.
4	Mettre en exergue la contradiction entre ce qu'elle espère et ce qu'elle obtient, de manière délicate afin de ne pas heurter la personne.	Je ne me sens pas du tout protégé en étant agressif. Et comment encore aller à l'hôpital si la moitié des médecins sont d'origine étrangère... ?
5	L'inviter, enfin, à chercher une solution pour transformer ce qu'elle a dit (point 1) afin de conserver ce qu'elle espère (point 2) sans tomber dans ce qu'elle craint.	Finalement, je ne connais pas beaucoup d'étrangers. J'imagine qu'il y a des gens biens et des gens toxiques mais je ne pourrai faire la différence qu'en les rencontrant.

Des théories à la PRATIQUE

Formateur
CBAI Mohamed SAMADI

La formation d'Agent de développement et de médiation interculturelle (ADMI) du CBAI existe depuis 1983. Elle participe à former des coordinateurs de projets socioculturels dans le contexte bruxellois. En quoi contribue-t-elle à lutter contre l'influence des stéréotypes (cognitifs), des préjugés (affectifs) et de la discrimination ?





Les participants à la formation ADMI suivent une formation de deux ans à raison d'une journée par semaine et de 4 ou 5 weekends par an dont un weekend résidentiel. Ce cursus est centré sur différentes approches en sciences humaines

(sociologie, anthropologie, psychologie, communication, histoire, etc.) avec deux modules principaux : la construction de projet et l'« approche interculturelle ». Des personnes ressources sont invitées à présenter leur communauté culturelle, et un module de sensibilisation à l'anthropologie des religions et plusieurs visites de lieux de cultes ou de lieux communautaires viennent compléter la formation. Ajoutons que chaque participant est amené, d'entrée de jeu, à faire son récit migratoire ou celui d'un des membres de sa famille qui a migré.

Par ce dispositif complexe, cette formation permet aux participants de confronter leur système de valeurs, d'explicitier leur cadre de référence culturelle, de parler de leurs identités multiples et de leurs groupes d'appartenances... Ce qui aide à mieux comprendre les relations intergroupes et à débuisquer préjugés et discriminations.

La formation ADMI s'appuie sur des assises théoriques pour la sensibilisation à la diversité ethnoculturelle et le développement des compétences interculturelles, notamment sur la démarche interculturelle de la psychosociologue Margalit Cohen Emerique¹.

L'ADMI à l'aune de l'hypothèse de contact

Nous avons voulu savoir si l'ADMI contribuait à appuyer l'hypothèse de contacts intergroupes. En effet, selon Allport² (1954) et sa théorie de « l'hypothèse de contact », le contact personnalisé entre les membres de différents groupes amé-

liore les relations qu'ils entretiennent entre eux. Allport a décrit trois conditions nécessaires à la réduction des préjugés et des tensions dans une situation de contact intergroupe :

- les participants ont un statut égal ;
- les participants doivent coopérer en vue d'atteindre un but commun ;
- ils doivent être soutenus par l'autorité.

Ainsi, lors de la formation ADMI, les participants ont un statut équivalent dans la situation de contact puisqu'ils ont à apprendre les uns des autres. Aussi, ils partagent un but commun qui est la réussite de leur groupe (contrat de groupe, récits migratoires, travaux en sous-groupes) comme activité marquante dans leur formation (effet laboratoire interculturel), et ce dans une perspective de collaboration. Enfin, le soutien institutionnel et pédagogique assuré par le CBAI est marqué par certaines exigences auxquelles les participants doivent répondre (remise d'évaluation et de deux rapports de stage, dont l'un pour l'obtention du Brevet d'aptitude à la gestion d'institution culturelle). Comme le précise Allport, ce soutien institutionnel et pédagogique est essentiel, car la volonté individuelle ne suffit pas pour assurer la pleine réussite du contact intergroupe.

Ici, les groupes peuvent être identifiés comme ceux qui partagent des traits culturels communs, un cadre de référence proche ou similaire (par exemple des personnes issues du même pays ou de la même région), ceux qui sont détenteurs d'un capital social et d'un capital culturel élevé (formation universitaire, ancrage social fort, etc.) et ceux dont ces mêmes capitaux sont faibles et les freinent dans leur insertion/ intégration sociale et culturelle dans la société d'accueil.

L'expérimentation de l'incertitude

Pour approfondir les pistes à même de réduire l'influence des préjugés et des stéréotypes, nous nous sommes intéressés à la théorie de la gestion de l'anxiété et de l'incerti-

tude de Gudykunst³ (1995). Cet auteur s'est attaché à élaborer une théorie de la communication interpersonnelle efficace qui soit capable de rendre compte de la communication intraculturelle comme interculturelle dans une interaction interpersonnelle. L'auteur pose comme hypothèse de base de sa théorie de la gestion de l'incertitude et de l'anxiété que l'efficacité de la communication est modulée par notre attitude à gérer notre incertitude (au niveau cognitif) et notre anxiété (au niveau affectif) suscitées par le degré d'étrangeté contenu dans la relation.

Cette théorie nous a particulièrement intéressés car elle met en avant les conditions pour acquérir des compétences interculturelles. S'engager dans une relation avec l'autre signifie expérimenter de l'incertitude : on ne sait pas trop à quoi s'attendre, on ne sait pas comment notre partenaire d'interaction va agir ni quels comportements adopter. Gudykunst a montré que ces incertitudes sont plus importantes dans les interactions intergroupes et interculturelles que dans les interactions intragroupes. S'engager dans des stratégies de réduction de l'incertitude (en recherchant de l'information sur la personne et ses groupes d'appartenance par exemple) demande une certaine motivation. Lorsque cette motivation est manquante, nous nous satisfaisons des informations catégorielles dont nous disposons au sujet de l'autre, différent. Cette attitude contribue à maintenir vivace les préjugés et les stéréotypes à l'égard de l'Autre.

De la théorie au vécu

Or ici, le dispositif ADMI incite à faire cette recherche d'informations sur l'Autre : il s'agit, dans la démarche inter-

Dans la démarche interculturelle, il s'agit de pénétrer le système de l'autre, de s'intéresser à son cadre de référence et à sa manière à lui de se définir à travers ses multiples appartenances.

culturelle, de *pénétrer le système de l'autre, de s'intéresser à son cadre de référence et à sa manière à lui de se définir à travers ses multiples appartenances.* Cette étape est fort déstabilisante, d'après Cohen Emerique, car elle nous met en tension avec notre propre système de valeurs. Néanmoins il ne s'agit pas d'accepter le système de l'autre mais bien de le comprendre sans le récuser.

Quant à l'anxiété, elle est l'équivalent de l'incertitude générée par le caractère étrange de l'interaction avec autrui, différent. Elle consiste en un sentiment de malaise, de tension, d'inquiétude pouvant être ressenti dans l'interaction et nous amener à anticiper des conséquences négatives à cette interaction. Tout comme l'incertitude, l'anxiété est plus importante dans les relations intergroupes qu'interpersonnelles.

Mais alors, qu'est-ce qui fait que les ex-stagiaires de la formation arrivent à dépasser les obstacles à la communication liés à l'incertitude et à l'anxiété dans la prédictibilité du comportement de l'autre ? Par le fait même de la formation, plusieurs ex-stagiaires nous ont dit qu'ils avaient dépassé certains préjugés grâce aux nombreux contacts et interactions qu'ils ont noués avec les autres. Même si, à la base, une certaine crainte de la différence existait.

« Au départ de la formation, je pensais que les élèves étaient tous des chômeurs ou sans emplois, au fil du temps et de la formation je me suis rendue compte qu'il n'en était rien, que la plupart travaillait en même temps, comme moi, et que les profils étaient très différents et multiculturels, et les niveaux intellectuels très élevés pour certains, d'autres étaient des artistes, d'autres étaient déjà des cadres ». A. S.



Les chocs culturels à l'épreuve de la pleine conscience

Avec le temps certains ex-stagiaires ont développé une compétence que Langer (1989) nomme *mindfulness* ou attitude de pleine conscience. Plusieurs de nos comportements sont basés sur l'habitude, que Gudykunst appelle des scripts, c'est-à-dire une séquence connue d'événements qui nous permet d'adopter un mode de comportement quasi automatique, sans y réfléchir vraiment. Ces scripts nous aident à comprendre la situation dans laquelle nous nous trouvons, ils nous fournissent un scénario qui nous permet de savoir quel comportement adopter et réduisent ainsi notre incertitude. Les rituels de salutation sont un exemple de script, qui permet de réduire l'incertitude et l'anxiété dans une première interaction, car nous pouvons prédire comment l'autre va se comporter et comment lui répondre, selon un schéma auquel on est habitué.

Mais tout se complique si une personne suit un script différent et s'écarte de ce à quoi l'on s'attendait. Cette situation est à la base des chocs culturels. Dans une situation interculturelle, caractérisée par une forte imprévisibilité, nous ne pouvons pas nous permettre de suivre nos scripts habituels les yeux fermés car il est peu probable que notre interlocuteur ait les mêmes. Lorsqu'aucun script commun n'est disponible, la communication nécessite de chaque interlocuteur qu'il prenne conscience de son mode de penser et d'agir, de son comportement de communication ; c'est ce que Langer appelle le concept de *mindfulness*.

«Des moments intenses et intimes»

Durant la formation ADMI, les stagiaires acquièrent cette attitude, notamment à travers l'analyse de plusieurs chocs culturels en groupe grâce à la méthode d'analyse préconisée par Cohen Emeric⁴, ces chocs ont été vécus directement par les stagiaires, ce qui rend l'analyse plus riche.

« Pour moi, il est vrai que je me suis rapprochée de presque tout le monde durant la formation, chose que je n'ai jamais vécu durant une formation. J'explique : je suivais en parallèle une formation en management associatif à l'ULB et il n'y a jamais eu cette dynamique de groupe dans aucune des formations suivies. Je pense que les valeurs établies en commun et partagées par tous les membres du groupe qui sont de ne pas porter des jugements, d'accepter l'autre et d'avoir de la tolérance les uns envers les autres, de voir la trajectoire migratoire de chacun, de partager des moments intenses et intimes a fait que nous nous sommes liés et rapprochés les uns aux autres à différents stades ». D. D.

Enfin, acquérir des compétences de communication interculturelle contribue, selon nous, à réduire l'influence des stéréotypes et améliore la communication entre les personnes.

En analysant les acquis de la formation ADMI et en nous référant à la théorie de la gestion de l'anxiété et de l'incertitude, on peut en déduire que la formation contribue à réduire les préjugés et les stéréotypes en déconstruisant les mécanismes de catégorisation et de stéréotypisation.

Voir le monde sous divers prismes

Ainsi, un des objectifs de la formation ADMI est de réduire les préjugés que les participants peuvent entretenir les uns envers les autres et de les sensibiliser aux conséquences négatives des discriminations sur la santé psychologique de celles et ceux qui la subissent, particulièrement lorsque ces personnes font partie d'un groupe minoritaire dominé socialement et culturellement.

Tout se complique si une personne suit un script différent et s'écarte de ce à quoi l'on s'attendait. Cette situation est à la base des chocs culturels.

Nous concluons par ces paroles d'une ex-stagiaire : « J'avais un préjugé de me dire que les cultures ne se mélangent pas ou juste superficiellement mais finalement, avec les cours de religions, de PNL, l'atelier d'écriture, j'ai appris à voir le monde qui m'entoure sous plusieurs prismes et angles différents. Les Italiens ne sont pas racistes et fachos, les Iraniens ne sont pas fermés sur eux-mêmes. Les Belges aiment les étrangers de couleur. Pour une fois, je n'ai pas vécu, lors de cette formation, des remarques stéréotypées sur les Asiatiques du style « Tu cuisines... tu fais des massages... tu es chinoise... tu joues au jeu d'argent... tu ne sais pas parler le français ou tu as été adoptée... » J'ai tissé des liens forts avec des personnes de culture africaine qui, avant ma formation, m'étaient totalement inconnues ». A. S. ▀

[1] Margalit Cohen Emerique, Pour une approche interculturelle en travail social, 2^e édition, Presses de l'EHESP, 2015.

[2] Sous la direction de Audrey Heine et Laurent Licata, La psychologie interculturelle en pratiques, Mardaga, 2019.

[3] Tania Ogay, De la compétence à la dynamique interculturelles : des théories de la communication interculturelle à l'épreuve d'un échange de jeunes entre Suisse romande et allemande, Peter Lang éditeur, 2000.

[4] Margalit Cohen-Emerique et Ariella Rothberg, La méthode des chocs culturels : Manuel de formation en travail social et humanitaire, Presses de l'EHESP, Rennes, 2015.

Dans les CHAUSSURES

Coordnatrice de formation au CEJI Stéphanie Lecesne

de l'AUTRE

Il serait plus facile de dire : « *On a toutes et tous des stéréotypes, on ne peut rien y faire, alors ne faisons rien pour que ça change !* ». Pourtant, comment faire pour déconstruire nos stéréotypes ?¹



La déconstruction des stéréotypes est un processus complexe. En effet, le stéréotype est un fonctionnement naturel de l'être humain, notre cerveau utilise ce biais pour appréhender le monde. Le nier serait futile et irresponsable. Evidemment, peu de personnes aiment s'entendre dire qu'elles ont des stéréotypes. Néanmoins, depuis notre naissance, la connaissance du monde se fait en recourant aux clichés. Les recherches en psychologie et en neurosciences montrent que notre cerveau a une préférence pour les raccourcis face à la complexité. Notre cerveau est donc conditionné pour adhérer aux stéréotypes. Les clichés, les stéréotypes reposent sur un mélange de visions fantaisistes, de rumeurs et, parfois, d'éléments qui se réfèrent à la réalité (histoire, traditions...), mais qui se trouvent déformés, détournés et généralisés. Ce raisonnement de légitimation des stéréotypes est basique et rudimentaire.

Au CEJI (Une Contribution juive pour une Europe inclusive), nous formons depuis plus de 25 ans des éducateurs au sens large (enseignants, travailleurs sociaux, de jeunesse, médiateurs, animateurs, cadres associatifs, etc.) aux questions de stéréotypes, de préjugés, d'antisémitisme, d'islamophobie, de racisme, d'homophobie.

D'expérience, nous pouvons dire que les stéréotypes ne sont pas une fatalité ! Il y a bien entendu des ressorts qui rendent notre travail plus ardu comme les frustrations, l'aigreur de la vie, parfois le parcours de vie des participants, l'impression d'être moins bien loti que le voisin, la peur de perdre un mode de vie fantasmé, etc. Même les stéréotypes « positifs » comme « *les Chinois sont bons en math* » ou « *les Noirs savent danser* » enferment les individus faisant partie de ces groupes, ils

piègent tout autant que les stéréotypes négatifs des personnes dans une forme d'essentialisation qui est dangereuse.

D'abord prendre conscience

L'une des clés est la prise de conscience des préjugés. En effet, si nous ne pouvons rien contre les stéréotypes, nous pouvons décider d'être conscients des préjugés qui en découlent. Le préjugé est retors, il personnifie tous les stéréotypes, il confirme « la règle ». Mais quelle règle ? Celle qui veut que chaque génération transmette ses stéréotypes à la suivante, de manière immuable, en hiérarchisant des groupes plus ou moins fréquentables, plus ou moins dignes ou acceptables pour le nôtre.

Par exemple, le fameux stéréotype « *les Juifs sont riches* » se transforme en préjugé quand il y a la rencontre avec un Juif qui, comme par magie, est vu comme l'incarnation de tous les stéréotypes sur les Juifs (cela va pour tous les groupes minoritaires, par exemple, « *les Noirs sont fainéants, je rencontre un Noir, j'hésite donc à l'embaucher* », « *les musulmans sont violents, je rencontre un musulman, je ne me sens pas à l'aise* »).

Puis désapprendre

Cela pourrait paraître sans espoir, mais la bonne nouvelle est que les préjugés s'apprennent et peuvent donc se désapprendre ! Les personnes formées repartent souvent avec l'idée que le déni de ces stéréotypes et préjugés maintient le système discriminatoire intact. Par conséquent, nous avons toutes et tous un rôle à jouer. Même si, nous devons l'admettre, la concurrence est dure avec des visions caricaturales, un certain



© EPTO

traitement de l'information par des médias, les réseaux sociaux qui jouent leur part dans la stéréotypisation.

Les participants semblent déçus quand nous leur disons que nous n'avons pas de baguette magique, de recette toute faite. Cela reflète une peur de mal faire, une crainte d'aborder des sujets sensibles auxquels ils n'ont pas été formés.

Expliciter l'implicite

Il est crucial de réhabiliter l'empathie, la compassion et la bienveillance (même si ces concepts sont maintenant associés au monde du politiquement correct, à celui des « Bisounours ») car, sans cela, comment reconnaître la part d'humanité chez l'Autre ? Le rôle de l'éducation, grâce au développement de l'esprit critique et de la connaissance, est primordial. En se renseignant sur d'autres groupes, leur culture, la situation géopolitique si cela est nécessaire, nous sommes plus aptes à comprendre, à les comprendre. Cela semble évident, mais il est toujours bon d'explicitier l'implicite.

Nous constatons néanmoins sur le terrain une forme de libération de la parole auprès des groupes que nous formons. Nous devons en tant qu'éducateurs, au sens large, réapprendre la complexité, se la réapproprier afin de ne pas tomber dans les pseudos solutions simplistes. Certains participants expriment leurs inquiétudes sur des sujets sociétaux en glissant vers un discours « nous et eux », qui n'apporte jamais rien de bon, en ce sens qu'il accentue les différences et une forme de hiérarchisation. Selon les groupes formés, le « eux » peut être les non Belges, les Belges musulmans, les réfugiés, les Autres. Pour résumer, tout groupe perçu comme exogène à la culture majoritaire.

Déconstruire, ça ne va pas de soi

Evidemment, en tant que formateurs, nous devons entendre cette souffrance, cette difficulté, cette envie de trouver un

bouc émissaire capable d'endosser tous les malheurs. Mais nous devons également utiliser des techniques et des outils pour conduire à une prise de conscience de ces phénomènes et de leur fonctionnement. On peut ainsi espérer modifier les réactions et amorcer un changement dans les habitudes. Les activités permettant de « marcher dans les chaussures de l'autre » sont, par exemple, un excellent outil. Ce concept vient d'un proverbe indien des natifs américains : « Pour comprendre ce qu'une personne vit, tu dois marcher un kilomètre dans ses mocassins ». Ce n'est pas toujours possible mais être attentif aux points communs que partagent les individus ou les groupes en matière d'exclusion peut mener à une compréhension qualitative et empathique de la diversité.

Enfin, une dernière piste est celle du collectif. Le stéréotype est puissant quand il est partagé et non remis en cause par le groupe. Contester un stéréotype grâce aux échanges, à l'interaction, permet une inversion de ce que nous tenions comme vérité ultime, et cela s'avère très efficace. Les relations et le contact direct entre des groupes qui, sans une formation ou un projet, ne se seraient jamais rencontrés, sont également susceptibles d'invalider les stéréotypes, d'apporter de la nuance.

Nous devons toujours avoir en tête que les stéréotypes ne sont pas anodins, et que si nous n'y prenons pas garde, ils deviennent des préjugés, qui peuvent devenir des discriminations et aller même jusqu'à des actes de violence. Chacun doit prendre ses responsabilités pour le présent sans pour autant blâmer ce qui a été fait par le passé. Les individus ne sont pas responsables des préjugés qui les ont influencés dans leur enfance, mais il est de la responsabilité de chacun de remettre en question la discrimination une fois qu'elle a été définie et reconnue pour ce qu'elle est. ▶

[1] Certains des concepts et des idées repris dans cet article proviennent du manuel « A Classroom Of Difference », programme développé par ADL et adapté par le CEJI pour l'Europe.

Se focaliser sur les stéréotypes

Directrice du Musée Juif de Belgique Pascale Falek

les RENFORCE-T-IL ?

Nous sommes toutes et tous imprégnés de stéréotypes. Des stéréotypes qui portent sur des communautés, des nationalités, mais aussi des lieux, des institutions, des métiers. L'exemple du Musée Juif de Belgique : images et clichés.

Les stéréotypes liés au Musée Juif de Belgique sont multiples : il s'agit d'un musée, qui en plus est « juif », et lié à la Belgique. Pour certains, « *c'est un musée donc c'est poussiéreux, intello* ». D'autres ont des idées reçues sur le fait que ce soit un musée juif, présumant qu'il s'agit « *d'un musée par les Juifs pour les Juifs* », un lieu qui n'est donc pas pour eux. D'autres encore pensent qu'« *on y traite de religion uniquement, qu'il s'agit d'un lieu présentant prioritairement la liturgie et le culte* ». Suite à l'attentat du 24 mai 2014, le Musée est vu par une partie des visiteurs comme un endroit dangereux, des parents ne souhaitant pas y envoyer leurs enfants par peur d'une autre attaque terroriste. D'autres encore pensent y trouver une succursale de l'Ambassade d'Israël. L'idée que certains se font de l'institution muséale, par son nom seul, montre l'ampleur de l'ancrage solide de certains préjugés, notamment portant sur « les Juifs » et leur rapport supposé à l'argent, à la culture ou encore à Israël, et ce pas seulement auprès des jeunes.

Prendre le risque d'agir

Un musée est un lieu de culture, de réflexion, de conservation du patrimoine mais aussi d'éveil à la culture et d'éducation. C'est dans ce cadre que nous contribuons, à notre échelle, à nuancer certains propos et visions, à lutter contre la polarisation. La question ici posée de savoir si se focaliser sur les stéréotypes les renforcerait suggère que l'on prenne un risque, celui de s'atteler à un problème sociétal. Que faire face à cette ques-

tion ? Ne pas agir n'améliorera pas la situation. Nous avons choisi de prendre le risque, de mettre en place des activités (expositions, ateliers...) qui traitent du sujet et espérons avoir un impact. Les stéréotypes sont présents, qu'on en parle ou non. Notre travail est de les déconstruire, les étudier, les analyser et de tenter de créer un déclic dans l'esprit des participants.

En pratique

En pratique, déconstruire les stéréotypes se fait par l'échange, la rencontre, le dialogue. Si un groupe de jeunes Bruxellois, de milieux fragilisés, parfois imprégnés de clichés par rapport aux Juifs, vient au Musée, visite les expositions, participe aux workshops, et que l'activité se déroule bien, c'est déjà une étape positive, voire un grand pas en avant pour certains élèves. Force est de constater que certains jeunes viennent dans un musée pour la première fois de leur vie. Ces mêmes jeunes ont parfois une vision négative des Juifs, du judaïsme et sont sur leurs gardes en se rendant dans un Musée Juif, visite imposée par leurs enseignants.

En complément aux visites d'expositions, le Musée a développé des ateliers *Let's Meet a Jew*, dont un volet vise spécifiquement à déconstruire les stéréotypes liés aux Juifs. Il s'agit d'identifier et de comprendre l'origine du stéréotype, son contexte évolutif et usage actuel. Cette activité a été conçue par le CEJI (Contribution Juive pour une Europe Inclusive). Atteint-on le but escompté ? Parvient-on à déconstruire en deux heures de temps des stéréotypes fermement ancrés ?

Amulette juive contre le mauvais œil (Maroc, 1950).

Ce type d'amulette était utilisée aussi bien par la communauté juive que musulmane, la seule différence étant le papier qui se trouvait à l'intérieur : écrit en hébreu pour les Juifs et en arabe pour les musulmans.



© L'Autre C'est Moi

Ces ateliers sont-ils efficaces, utiles, pertinents ? Nous écoutons les retours de l'enseignant, qui sont généralement positifs, et adaptons en permanence le contenu en fonction de ces retours. L'impact est toutefois difficile, voire impossible à mesurer. La démarche prend du temps. On ne change pas une vision peu nuancée du monde en une rencontre, cela demande qu'un déclic se fasse, qu'on ait plusieurs moments de réflexion, d'échange. Il s'agit ici d'une première étape, on allume une petite flamme. Idéalement, les élèves sont préparés en amont de la visite, puis ont une session de débriefing après la visite. Il y a alors trois moments. Ce qui permet de poser sa réflexion, de digérer l'expérience et les échanges. Si on parvient à amorcer une lecture plus critique des événements, à nuancer la vision d'une partie des élèves, c'est que l'on va dans la bonne direction, que l'on a réussi à allumer cette petite lumière en eux.

Traiter des stéréotypes c'est prendre un risque, celui d'agir, de tenter d'avoir un impact sur nos jeunes, sur notre société et son développement en vue d'une vision plus nuancée du fait social, historique, politique. Ce propos se développe également grâce aux sujets et thématiques traités et privilégiés par le Musée Juif : la migration, l'identité plurielle, la transmission, le fait minoritaire. Des thèmes universels et en même temps fortement liés à l'histoire juive. C'est l'esprit même qui anime notre institution culturelle qui, en s'attaquant de front aux stéréotypes à travers ses workshops, entend être plus que jamais une institution pour tous et toutes, quelles que soient son origine, son appartenance, sa différence. ▶

L'exposition L'Autre C'est Moi

Jusqu'en mai 2021, *L'Autre C'est Moi* présente au Musée Juif de Belgique un témoignage sur la cohabitation entre les communautés musulmane et juive du Maroc.

Les objets et documents illustrant cette cohabitation millénaire accompagnent le parcours des grandes étapes de la vie : la naissance, les rites d'intégration communautaire au moment du passage à l'âge adulte, l'union des couples et des familles par le mariage et enfin le décès. Au travers de ces itinéraires de vie, tout public scolaire ou associatif est invité à une réflexion partagée sur ce qui nous rassemble ou nous différencie dans un pays aussi multiculturel que la Belgique.

Outre des visites guidées de l'exposition, des ateliers approfondissent de manière interactive l'identité individuelle et collective, la transmission de la culture et des valeurs, les stéréotypes et préjugés, la citoyenneté partagée, l'égalité hommes-femmes.

Un Cahier pédagogique est aussi accessible en ligne : <https://lautrecestmoi-expo.be>

Infos et réservation : info@lautrecestmoi-expo.be

Comment **CONCILIER** les **mondes** ?

Entretien
avec D. Wamu **OYATAMBWE**

*Tous les Noirs se sentent-ils blessés par Zwarte Piet ?
Tous les Blancs sont-ils racistes dès lors qu'ils convoquent
leur culture pour justifier la raison d'être du Père Fouettard ?
Comment faire pour empêcher de filer un mauvais coton identitaire ?
Une mise en perspective avec Dieudonné Wamu Oyatambwe,
docteur en Science politique.*

Autour de la figure du Père Fouettard, des rapports de force sont en jeu où s'affrontent stéréotype déshumanisant et folklore. Comment sortir de cette confrontation ?

Dieudonné Wamu Oyatambwe : Il s'agit d'un conflit de perceptions : nous avons affaire à des interprétations qui s'opposent face à un même fait, Zwarte Piet. Certains font appel à une évocation historique, folklorique, culturelle. Alors que d'autres sont dans une perception négative parce que cette façon de représenter le nègre renvoie à des réalités vécues dans un contexte de rapports de force qui leur est défavorable, avec ce que cela implique comme rejet et exclusion. Celui qui n'est pas victime de ces rapports de force ne se rend pas compte que cette évocation culturelle puisse blesser quelqu'un d'autre.

Nous avons affaire à deux blocs qui parlent de deux réalités différentes, même si le fait matériel auquel ils se réfèrent est le même. Ces deux univers ne se croisent pas, ne se comprennent pas. Pour sortir de cette confrontation, il faudrait que ceux qui défendent leur héritage culturel comprennent que cela puisse en choquer d'autres qui vivent dans une situation différente de la leur, et qu'ils se distancient clairement de ceux qui utilisent ce folklore pour exprimer leurs sordides sentiments racistes. Il faudrait aussi que ceux qui se sentent blessés comprennent que tous ceux qui se réfèrent à leur culture ne le font pas forcément dans un esprit de domination ou de mépris. Si

on parvient à faire ce travail d'explication de part et d'autre, on pourra peut-être arriver à une compréhension partagée et commune entre ces deux perceptions.

Je voudrais transposer ce cas sur un autre terrain. Quand j'ai quitté le Zaïre pour la Belgique au début des années 1990, il m'est arrivé de croiser des enfants surpris de voir un Noir dans leur village. Ces enfants exprimaient un étonnement qui n'était pas forcément de type raciste. Par contre, dans d'autres contextes, j'ai vraiment senti une inimitié ou un rejet. C'est donc à moi, comme Noir, de pouvoir juger et apprécier l'attitude que je rencontre. Je ne peux pas mettre sur le même pied un Blanc surpris de me voir et un raciste qui me témoigne une attitude de rejet ou de peur. Il faut que je fasse ce travail sur moi-même pour les différencier. Sinon il n'y a plus de rencontres possibles entre les deux.

Aujourd'hui, je rencontrerai plus difficilement des enfants étonnés de voir un Noir car notre présence se généralise progressivement. En revanche, je trouverai toujours des personnes qui grandissent dans une idéologie de rejet et de racisme. A leur adresse, il s'agira d'accomplir un travail de fond d'interculturalité, d'ouverture aux autres.

Si je retranspose au Zwarte Piet, nous devrions suivre le même chemin : à savoir, un travail d'explication de part et d'autre où ceux qui sont victimes apprennent à nuancer



© Pascaline Adamantidis

leur perception de l'autre, et ceux qui évoquent leur passé culturel apprennent à ne pas confondre la référence folklorique ou historique avec les rapports de force dans la société qui se traduisent par le mépris et la discrimination.

Vous positionnez ces deux pôles à équidistance pour se rencontrer ?

Dieudonné Wamu Oyatambwe : Je ne les mets pas sur un pied d'égalité. Ceux qui se sentent blessés se défendent, mais je dis que les autres ne sont pas forcément tous des racistes. Questionner sa culture n'a jamais été évident pour personne. D'où qu'on vienne, on grandit avec sa culture, on la considère comme une évidence. Je peux reprocher au groupe qui défend le Père Fouettard au nom de la culture de ne pas entreprendre à fond ce travail intellectuel de questionnement : pourquoi le personnage qui gronde les enfants est-il noir ? Pourquoi la méchanceté a-t-elle pris la couleur noire et pas une autre ? Pourquoi Zwarte Piet est-il le subalterne de Saint-Nicolas ? Tant que ceux qui défendent leur culture resteront dans leur zone de confort, ils ne comprendront jamais les récriminations des autres. Voilà pourquoi je parle de travail nécessaire d'éducation pour déconstruire les stéréotypes et préjugés.

Ma perception n'est pas binaire, avec les gentils d'un côté et les méchants de l'autre. Je chercherais plus à sérier les publics et leurs approches. Ce sujet est très complexe et relève entre

autres des itinéraires et des vécus des uns et des autres, de la prise de conscience ou non des problèmes qui se posent, de la manière dont on perçoit les réalités. Je pense que la confrontation entre les perceptions n'est pas la méthode la plus adaptée car elle empêche un espace de compréhension possible, elle ajoute du conflit au conflit. La compréhension de l'autre peut être un argument majeur pour mieux trouver une réponse.

Les vécus, les ressentis, les perceptions ne sont pas des phénomènes automatiquement généralisés chez tout le monde de la même manière. Certains savent prendre une distance alors que d'autres seront dans un rejet. Tout en tenant compte d'une approche militante, d'éléments d'actualité, d'effets de mode, je ne suis pas convaincu que tout Noir est automatiquement choqué en voyant Zwarte Piet.

Je plaide pour un travail interculturel, un dialogue des cultures : s'asseoir ensemble pour essayer de poser le problème de manière globale. Si l'on reste chacun de son côté ou qu'on se retrouve en position de confrontation d'un bloc face à un autre, on évoluera toujours dans le conflit. Conflit des interprétations, conflit de perceptions et conflit entre les groupes tout court. ▶

Propos recueillis par **Nathalie CAPRIOLI**

Feras

Reporter photographe Elio GERMANI

sur la ligne du TEMPS



2015



2019

Extrait d'un reportage entamé en 2015 sur la route des Balkans, lorsque je suis parti à la rencontre de celles et ceux que les médias présentaient comme « *des masses arrivant en Europe* ». Mon reportage suivait deux fils conducteurs : les parcours collectifs le long de ladite route et des portraits d'individus qui ont partagé leur histoire avec moi. Plus tard, les réseaux sociaux m'ont permis de retrouver la trace de ces témoins. Je me suis alors rendu en Allemagne pour en revoir sept, dont Feras, environ un an après leur arrivée. Ma dernière entrevue remonte à décembre 2019.



De manière spontanée, pour poursuivre ce reportage démarré en 2015, j'ai cherché une rencontre directe avec les personnes qui suivaient la route des Balkans, pour éviter le stéréotype alarmiste de « l'invasion des masses » tellement présent dans les médias en Europe, et qui finit par déshumaniser celles et ceux déjà affaiblis par la guerre et l'exode. Toute masse est composée d'individus, chacun avec sa propre histoire et son vécu, ses origines, ses idées, ses objectifs, ses rêves. Je ne peux pas m'empêcher de penser que si j'étais né en Syrie ou en Afghanistan, j'aurais pu être une des personnes que j'ai photographiées.

Et je n'aurais jamais voulu que mon individualité soit noyée dans une image massifiée. Un autre avantage de ma méthodologie de travail est qu'elle met de côté l'urgence de l'information pour se centrer sur la « normalité » des vécus de chacun en les plaçant dans un contexte tout à fait terre à terre. Rencontrer une personne à plusieurs reprises permet de prendre du recul sur les dynamiques d'adaptation dans un autre pays, au lieu de cristalliser les moments dramatiques de l'exode.

J'ai fait connaissance de Feras le 14 septembre 2015 sur le chemin de fer près du village serbe d'Horgoš, à côté d'une tour d'observation à la frontière hongroise. Juste le temps d'une petite pause avant de reprendre le chemin – le même parcouru par des milliers de personnes avant lui. Après quelques minutes de conversation pour savoir d'où il venait, où il souhaitait aller et échanger nos profils Facebook, nous

nous sommes quittés en envisageant une rencontre en Allemagne. Le jour suivant, le 15 septembre 2015 à minuit, ce tronçon de frontière était définitivement fermé par l'armée hongroise.

Lorsque je le revois en décembre 2019, Feras vit en Allemagne depuis plus de quatre ans. Il parle encore anglais, mais avec plus de difficultés que lorsque je l'ai connu : c'est l'allemand qui a pris petit à petit le dessus. Ce jour-là, nous avons plus de temps et il me raconte son parcours depuis la Syrie. C'est sa famille elle-même qui l'a poussé à quitter Damas en 2013 pour s'installer à Amman, en Jordanie, où il est resté deux ans. Lorsque la situation s'est compliquée en raison de l'absence de perspectives d'emploi, il a décidé de partir pour l'Europe. Il est passé par Istanbul avant d'embarquer à Smyrne pour Lesbos. Son expérience sur l'île grecque fut parmi les plus dures du voyage, il a dû dormir dans la rue deux nuits en plein hiver. Son parcours vers l'Allemagne a pris une semaine à partir du moment où il a quitté Istanbul. Comme des milliers d'autres arrivés en Allemagne en 2015, Feras a dû franchir de nombreuses étapes avant d'atteindre une certaine stabilité : il a passé plus d'un an entre des camps, des centres d'accueil et des colocations dans différentes villes allemandes.

Feras a 30 ans, il est assez réservé et parle couramment l'allemand. Sa vie aujourd'hui est centrée sur ses cours d'électricien pour automobile qui occupent une grande partie de son temps. Il étudie (à la fois la théorie et des cours de langue) deux jours par semaine et travaille dans l'atelier trois jours par semaine, parfois même le

samedi. Le dimanche, il fait des livraisons à domicile pour un restaurant local. Le responsable de l'atelier est très content de lui et souhaite l'engager à la fin de sa période d'apprentissage. Feras voudrait rentrer en Syrie si la guerre devait se terminer... En réalité, il est très pessimiste sur ce sujet et craint que la guerre ne se poursuive encore longtemps. Son désir est de pouvoir être aux côtés de ses parents qu'il n'a vus que deux fois ces sept dernières années (en Jordanie et au Soudan). Beaucoup de jeunes Syriens sont partis pour ne pas être obligés de faire leur service militaire ou d'être rappelés en tant que réservistes dans l'armée, ce qui est possible jusqu'à l'âge de 42 ans. Ils ne veulent pas tirer sur leurs frères, sur leurs concitoyens, peu importe leur camp.

En 2015, Feras m'avait dit qu'il souhaitait s'installer à Munich ou à Hambourg, deux villes dépassant chacune le million et demi d'habitants. Il se retrouve aujourd'hui

à Trèves (115 000 habitants), la ville la plus ancienne d'Allemagne, proche de la frontière luxembourgeoise. Le centre historique lui rappelle de manière très lointaine sa Damas, grande capitale dynamique du Moyen-Orient riche de plusieurs millénaires d'histoire. Je pense combien c'est dur de s'adapter dans une ville provinciale comme celle où nous nous trouvons pour quelqu'un comme lui né dans une métropole.

On n'aperçoit que peu de détails sur ses origines, et ils ne sont visibles que dans ses espaces d'intimité comme son appartement et sa voiture. Le drapeau syrien de l'indépendance est accroché au mur dans son studio à côté du drapeau allemand, et une série de colliers et pendentifs avec des inscriptions arabes se balancent au rétroviseur dans sa voiture. Ses passions sont fort semblables à celles de ses pairs allemands : football (il est fan invétéré du Bayern de Munich), voitures, fitness.









Pour l'instant, son statut de protection subsidiaire ne lui permet pas d'avoir un permis de résidence définitif. Or, sa liberté de mouvement dépend de la délivrance de ce document. Ce n'est qu'après cinq ans que le titre de séjour pourra être converti en titre de séjour permanent, ce qui donne lieu à des périodes de restrictions sur la libre circulation. Durant presque tout 2020, il ne pourra pas sortir des frontières nationales. Toute sa famille est restée à Damas, tandis que ses vieux amis sont dispersés entre l'Allemagne, la Turquie, le Brésil, la Suède et le Liban.

Lorsque je le salue pour rentrer en Belgique, je me rends compte de l'immense nostalgie qui se cache derrière sa discrétion. L'Allemagne était-elle vraiment l'endroit où il voulait aller ? Malgré le succès formel du système d'accueil allemand qui, dans l'ensemble, a offert et offre beaucoup à ceux qui sont arrivés durant la période de Feras, je pense que le bonheur n'est pas seulement une question de survie. Je pense à la difficulté de vivre loin de sa famille, de ses amis, dans un pays si différent, que ce soit en termes de climat, d'habitudes ou de modes de vie. Une plus grande liberté de mouvement ainsi que la possibilité de choisir le pays et le lieu de destination après la première période de séjour en Europe pourraient aider les individus à mieux s'adapter. ▀

DÉCODAGES

de la réalité migratoire

© BELGA photo Laurie Dieffenbacq



Les gens font la queue pour entrer dans le centre d'enregistrement des demandeurs d'asile du Petit-Château. Bruxelles, décembre 2018.

Au printemps 2015, l'Europe assistait à ses portes à un afflux sans précédent de migrants empruntant les voies irrégulières et meurtrières de l'exil. La mort, cette année-là, de près de 4.000 d'entre eux en mer Méditerranée bouleverse l'opinion publique et le terme de « crise des migrants » fait son entrée dans le discours dominant, autant que dans l'agenda public européen. Quatre ans après le déclenchement de cette dite « crise », une équipe pluridisciplinaire de dix-huit chercheurs académiques européens, experts des questions relatives aux migrations, publie l'ouvrage *La crise de l'accueil - Frontières, droits, résistances*, sous la direction de Annalisa Lendaro, Claire Rodier et Yuri Lou Vertongen, respectivement sociologue, juriste et politiste.



émoins des diverses réponses générées par les pouvoirs politiques et la société civile, les auteurs de l'essai *La crise de l'accueil - Frontières, droits, résistances* déconstruisent l'attitude ambiguë de l'Union européenne, de ses Etats membres et de leurs sociétés civiles face à la « crise des migrants ».

En offrant une analyse centrée sur les *politiques* d'asile plutôt que sur les personnes en voie d'exil, *La crise de l'accueil* a pour ambition de déplacer la focale qui est d'usage dans les discours dominants et de dévoiler les origines et fondements de la situation de basculement que traverse l'Europe et dont les exilés sont les premières victimes. Pour les auteurs, la qualification de « crise » relève en réalité davantage d'une construction sociale et politique que d'un fait démontrable.

Les catégories de la mobilité

L'étude des instruments européens mis en place pour endiguer les flux migratoires démontre que la liberté de circulation et de séjour en son sein a un prix : celui de la mise à distance des personnes qui ne peuvent se prévaloir de la citoyenneté européenne. Cette restriction s'opère en deux

temps : premièrement à l'aune de l'accès au territoire et, deuxièmement, à l'égard de l'accès au droit d'asile.

L'éclairage proposé par les contributeurs procède sous trois angles, offrant un triptyque de perspectives sur les conséquences des politiques migratoires européennes : d'abord en termes d'enjeux sémantiques (« la catégorisation des migrants ») et ensuite, en termes d'enjeux institutionnels (« la transformation des frontières de l'Europe ») et sociologiques (« l'adaptation des acteurs de la société civile »).

Cette vocation d'exclure les indésirables, d'isoler les passeurs, les fraudeurs, les terroristes ou les criminels des « vrais réfugiés » se reflète par la mobilisation dans le discours public de différentes catégories sémantiques alimentées par une confusion des réalités de la migration et de l'asile : « (...) *partant du principe selon lequel les catégories et leurs usages sont intimement liés au contexte historique et socio-politique dans lequel elles prennent forme* »¹, une analyse des termes et catégories de la mobilité régulièrement mobilisés dans les discours politiques et médiatiques met notamment en évidence l'usage stratégique qu'il en est fait. La sociologue Annalisa Lendaro lève ainsi le voile sur les efforts entrepris par les pouvoirs publics pour délégitimer, aux yeux de l'opinion, des migrants qui bénéficient pourtant d'une protection formelle en termes d'accès aux droits, garantie par la loi ou par les conventions internationales.

Officiellement justifiés par la protection de l'emploi national, le maintien de l'ordre public, la lutte contre le terrorisme ou la répression du trafic d'êtres humains, ces

efforts des gouvernements trouvent en réalité leur fondement dans la seule peur du nombre et dans le souci d'assumer le moins possible les conséquences de la mobilité humaine.

La frontiérisation

Pierre angulaire d'un système d'accueil basé sur le tri, la catégorisation des migrants va de pair avec un processus de délocalisation et d'externalisation des frontières (autrement dit, «frontiérisation»). En Europe, ce processus consiste par exemple à imposer aux pays frontaliers, de transit ou d'origine des migrants, de participer à la surveillance des frontières extérieures de l'Union. La création de centres hotspots d'enregistrement des migrants aux frontières, ou encore, les accords migratoires avec la Libye et la Turquie s'inscrivent dans cette logique en ce qu'ils contribuent à « identifier, classer, bloquer les nouveaux arrivants »², parfois en amont de leur accès au système d'asile européen. L'ouvrage s'appuie notamment sur l'étude des cas de la Bulgarie, la Grèce, l'Italie et le Royaume-Uni pour illustrer les conséquences dramatiques des mécanismes contemporains de contrôle des frontières et des flux migratoires. En restreignant l'accès des exilés au territoire, ces processus reviennent à contourner les traités internationaux qui proclament entre autres le principe de non refoulement et garantissent qu'un individu ne peut être renvoyé là où sa vie ou sa liberté serait menacée.

*La création de centres hotspots
d'enregistrement des migrants
aux frontières, ou encore,
les accords migratoires avec la Libye
et la Turquie contribuent à identifier,
classer, bloquer les nouveaux arrivants.*

Pour les migrants qui atteignent le sol européen, l'accès aux procédures d'asile est lui aussi parsemé d'embûches, soumis à la même logique de tri fondée sur les catégories de la mobilité. L'anthropologue Michel Agier cerne avec brio les contradictions d'un droit de l'asile « *universel mais (...) pas inconditionnel* »³ dont les paradoxes trouvent leur fondement au sein même de la définition de réfugié établie par la Convention de Genève de 1951. Attendu que seules les personnes dont les récits rencontrent les critères établis par la Convention ne sont qualifiées comme «refugiées», la procédure de détermination de leur statut

suppose des « *formes de vérifications individualisées* », offrant une place centrale aux interactions et aux intersubjectivités et donnant lieu à «*une sélection de demandeurs d'asile [qui] se fait en fonction de critères plus ou moins implicites* » guidée par «*une forte part de subjectivité et d'émotion*»⁴. Il en résulte que la vérité absolue de ce qui

a été vécu par le demandeur d'asile reste inaccessible. «*Le tri est donc bien un instrument essentiel de la mise en œuvre du droit d'asile, mais en ce faisant il en change le sens (...)*»⁵, loin de l'universalité incarnée par la Convention de Genève.

Bienveillance ambivalente

Dans un contexte européen globalement hostile aux exilés, l'engagement associatif et militant au sein des sociétés civiles européennes est progressivement devenu central dans l'accès des migrants à leurs droits fondamentaux.

L'ouvrage s'attarde notamment sur les cas de l'engagement solidaire à Calais, dans l'enclave espagnole de Melilla, en Hongrie et en Allemagne.

Pour autant, ici aussi, le rapport aux termes et aux catégories, entretenu par les travailleuses et travailleurs sociaux et bénévoles engagés aux côtés des exilés entraîne une reproduction des mécanismes d'exclusion et d'échelle de légitimité. S. Karakayali et E. Steinhilper se penchent sur la période d'engagement de la société civile allemande durant la « crise humanitaire » de 2015 pour mettre en évidence le caractère ambivalent du bénévolat pro-exilés. Les auteurs observent qu'en amont de l'engagement des citoyens, l'usage du mot « crise » et sa lecture humanitaire par les représentants du gouvernement allemand a agi comme un facteur crucial de motivation au sein d'une frange *a priori* « apolitique » de la société civile. Par la même occasion, les auteurs notent que cette dénomination précède l'introduction de restrictions supplémentaires dans les politiques d'asile allemandes, présentées par le gouvernement comme des mesures nécessaires afin de mettre fin à la crise et d'empêcher les « faux réfugiés » de menacer la cohésion sociale et l'économie. Cette différenciation, qui est notamment le résultat d'équilibres politiques instables et d'interprétations variables de la Convention de Genève, est reflétée dans la sélectivité du soutien bénévole. La reproduction des présupposés, à propos des « vrais » et des « faux » réfugiés par des bénévoles peu critiques et rassemblés dans l'urgence d'une « crise humanitaire » invite à la polarisation de l'assistance. Elle bénéficie à celles et ceux qui sont considérés comme réellement dans le besoin. Elle exclut les autres, supposément animés par des motifs économiques.

Un appel à la vigilance

La *crise de l'accueil* dresse un bilan sans appel des politiques migratoires européennes, responsables de la mise en péril des migrants sur les chemins vers l'Europe par la fermeture progressive des voies légales d'accès au continent. L'ouvrage innove en ce qu'il rassemble différents prismes d'analyse et études de cas. Ce faisant, il souligne la matérialisation restrictive par l'Union européenne d'un droit à l'asile qui a pourtant une vocation universelle. Cette mise en évidence résonne comme un appel à la vigilance, en particulier pour ceux, bénévoles, travailleurs sociaux, humanitaires, journalistes, engagés auprès des exilés. Un véritable appel à la prise de conscience des codages et nomenclatures de la réalité migratoire. ▀

De quelle crise parlons-nous ?

Pourquoi le fait migratoire est-il aujourd'hui le plus souvent réduit, en Europe, à cette notion de « crise » ? Pour les auteurs, l'utilisation de ce terme reflète avant tout le refus des Etats européens d'intégrer la dimension contemporaine et internationale d'un phénomène qu'il est illusoire de prétendre enrayer et qui ne peut au demeurant être qualifié ni de nouveau ni d'imprévisible.

Extrait de La crise de l'accueil – Frontières, droits, résistances, sous la direction de Annalisa Lendaro, Claire Rodier, Yuri Lou Vertongen, éd. La Découverte, 2019, 316 p.

[1] A. Lendaro, p. 98. [2] L. Tassin, p. 181. [3] M. Agier, p. 83. [4] M. Agier, pp. 83-86. [5] M. Agier, p. 88.

Redonner un visage aux **SANS-PAPIERS**

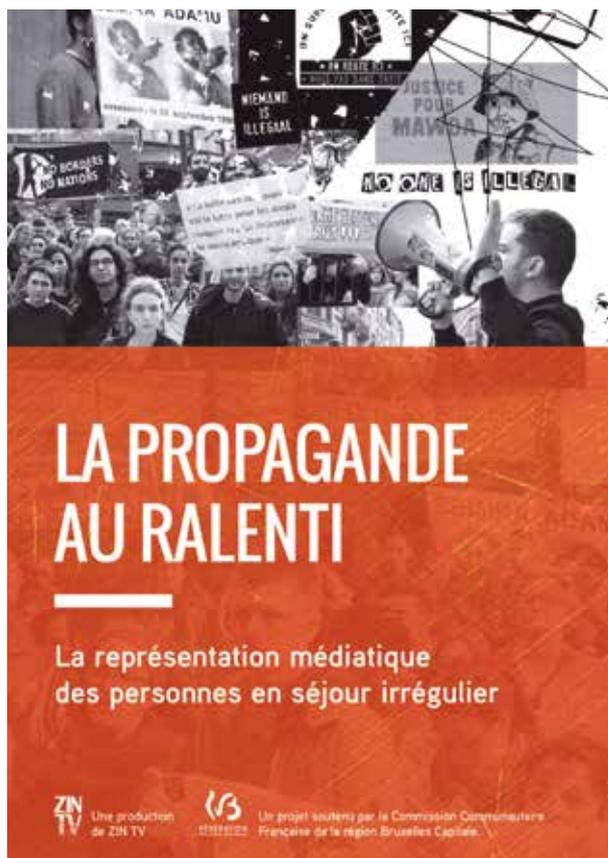
Les images véhiculées par les journaux télévisés à propos des personnes en séjour irrégulier recouvrent souvent « une masse inidentifiable, déshumanisée et criminelle ». Partant de ce constat, ZIN TV propose un outil pour déconstruire ces images via trois questions : Qu'est-ce qui est dit ? Comment est-ce figuré ? Qu'est-ce qu'on nous raconte ?

C'est le troisième volume de la propagande au ralenti¹, réalisé par ZIN TV, Pigment, Samenlevingsopbouw Brussel et des personnes en séjour irrégulier. Quelle image se fait-on des sans-papiers et comment sont-ils représentés ? Comme des criminels qui profitent de l'« eldorado » européen. Comme s'il n'était pas possible de les voir autrement. Ce n'est pas forcément l'intention des journalistes, mais les médias se nourrissent et renforcent des représentations faussées et profondément ancrées dans nos imaginaires collectifs. Cet outil invite à interroger les liens et les amalgames, par exemple, entre le fait de ne pas avoir de titre de séjour en ordre et le travail au noir.

A travers l'analyse de quatre extraits de journaux télévisés belges, tant sur la forme que sur le fond, cet outil titille les zones d'ombre des participants : observer la séquence, les infographies, la façon dont les personnes sont (re)présentées. Décortiquer la bande sonore, les commentaires, les ressentis. A quoi vous fait penser une personne filmée de dos, la tête entièrement couverte par un capuchon et dont la voix a été modifiée ? Le choix des images provoque des interprétations et le commentaire complète le sens des images. Comment les médias contribuent-ils à façonner notre représentation de l'Autre ? Et s'il était possible de passer de l'analyse à la pratique ?

Ce livret pédagogique est destiné aux travailleurs sociaux, aux professeurs, à toute personne souhaitant aborder ce sujet dans une perspective d'éducation aux médias. Et pourquoi pas aux journalistes eux-mêmes ? ▶

Pour se procurer cet outil ou pour plus d'informations :
production@zintv.org



(1) La propagande au ralenti Tome I (« De la propagande nazie à la publicité » et « La propagande du groupe État islamique ») et La propagande au ralenti Tome II (« Nous les Belges, eux, les colonisés »)

100 JEUX

pour mieux **AGIR**

*Tous les préjugés sont-ils facilement identifiables ?
En quoi sont-ils à la base des discriminations ?
A quoi le racisme spécifique renvoie-t-il? Est-ce que je peux
choisir mes identités ? Qu'est-ce que le procès du Talmud ?
La publicité actuelle peut-elle être négrophobe ?
Quelles sont les composantes de la culture ?*



Deux boîtes de jeux sont nées au CBAI! « Identités en jeux » et « Des stéréotypes aux racismes », composées chacune d'un livre de 50 jeux et animations¹ et d'un photolangage adapté pour approcher ces questions tant avec des adolescents que des adultes.

Comment obtenir ces deux boîtes ? En participant aux deux modules de formation de cinq jours chacun à desti-

nation d'animateurs ou de travailleurs sociaux. Vous pourrez expérimenter entre 30 et 40 jeux animés pour vous sentir à l'aise avec des sujets sensibles et complexes liés aux cultures, à l'identité, aux stéréotypes, aux préjugés, à la discrimination et au(x) racisme(s).

**Pour être informé des formations,
contactez Graziella Cutaia :**
graziella.cutaia@cbaibe

[1] Ressources issues du monde associatif (MRAX, Équipes Populaires, Herman Bertiau, Coexister, CEJI, CIDJ, CCIB, Awsab, Centre d'Action Laïque, La Fabrique du Monde, Le Monde selon les femmes, ITECO, CRIP, Beljik Mojaik, etc.).

Faire de l'hospitalité un **DROIT** pas seulement une **FAVEUR**

Le 11 octobre 2019, Michel Agier était de passage à Bruxelles à l'invitation de Culture et Démocratie. Pour l'anthropologue français, les nouvelles formes d'accueil des migrants par les citoyens renouent avec l'hospitalité privée, cette pratique sociale qui traverse toutes les cultures, mais elles sont aussi un acte militant contre des Etats qui ont abandonné l'hospitalité publique pour une politique de contrôle migratoire.



*Le langage politique de «l'inhospitalité»
a fait se retourner une partie
importante de la société
vers l'hospitalité.*

L'hospitalité semble universelle et traverse l'histoire de l'humanité. Comment a-t-elle pu être remise en cause par des politiques migratoires restrictives ?

Michel Agier : L'hospitalité comme l'hostilité à l'égard de l'étranger traversent toutes les sociétés et cultures. On ne doit pas nier que l'étranger qui arrive, celle ou celui qu'on ne connaissait pas avant, dérange quelque chose, il ou elle contient une part d'intrus. Il faut lui reconnaître son caractère d'étranger pour ne pas faire comme s'il n'était pas là, car cette reconnaissance nous conduit à réfléchir à la place qu'on lui fait. Donner l'hospitalité c'est dire à l'autre qu'on ne le voit pas comme un ennemi, et c'est accepter de rentrer dans une forme d'échange social avec lui. Ce qui est reproché aux gouvernants en Europe, c'est de ne pas être accueillants ou de ne pas avoir traité correctement et humainement ladite « crise migratoire » en 2015. Le langage politique de « l'inhospitalité » a alors fait se retourner une partie importante de la société vers l'hospitalité. Pour imaginer ce qu'elle pouvait faire que l'Etat ne fait pas. On a alors assisté à une mobilisation sociale autour de l'hospitalité, alors qu'il s'agit d'abord d'une pratique privée. D'où ces « retours » vers l'hospitalité qu'il m'a semblé intéressant d'étudier¹ puisqu'ils bouscullaient quelque peu la société d'accueil

Sa réappropriation par des mouvements citoyens obéit malgré tout à des schémas immuables : un accueil limité dans le temps, le passage par ce que vous appelez une «sphère de confiance»... L'hospitalité a des règles ?

Michel Agier : La loi générale de l'hospitalité est son caractère sociologique : elle est une relation sociale qui permet de pacifier les relations entre étrangers, individus ou communautés. Un premier pas, c'est accueillir l'étranger pour lui dire qu'il n'est pas mon ennemi. Ensuite, il y a des règles spécifiques à chaque culture : en termes de durée (on évoque souvent la règle des trois ou dix jours d'accueil sans poser

de questions sur l'avenir de la relation), d'espace (une pièce réservée à l'hôte accueilli), de langage (comment la relation est nommée). De même, si en général, la dimension sacrée de l'hospitalité et son «inconditionnalité» sont évoquées c'est de manière différente dans chaque société. Ainsi, il y a une dimension à la fois sociale et religieuse dans la charité chrétienne comme dans la sadaka musulmane, qui sont dans les deux cas un « don à Dieu ». D'une part, ce don consiste à sacrifier une partie de sa richesse matérielle pour un bénéfice symbolique. D'autre part, le don « à Dieu » est reçu par quelqu'un qui viendra augmenter la « richesse en hommes » comme on dit dans le monde haoussa de migrants et commerçants en Afrique de l'Ouest. Il n'y a pas de cynisme à dire que le langage sacré vient à l'appui d'un geste qui suppose aussi un certain « intérêt ». Dans la plupart des cultures, l'hospitalité est une forme sociale ordinaire très répandue et liée aux principes de l'honneur et de la réputation. Et ce sont en effet les personnes de meilleur statut social qui occupent les fonctions de logeurs, leur hospitalité notoire vient renforcer leur prestige à hauteur de leur générosité et du nombre d'étrangers qu'ils accueillent.

Par ailleurs, ouvrir sa porte au-delà des résidents habituels de la maison ou des proches parents, nécessite qu'une proximité soit créée. On reçoit aisément chez soi des parents proches puis de plus en plus éloignés, la parentèle, le clan... Mais cela va jusqu'à un certain point. Il y a un moment où celle ou celui qu'on doit recevoir est étranger au cadre familial, on ne le connaît pas, il faut alors qu'une médiation s'établisse pour qu'on soit toujours dans une sphère de confiance avec l'étranger qu'on s'apprête à recevoir sans le connaître. C'est ce qui explique le très grand développement, dans les pays européens ces dernières années, des associations et collec-

*En ouvrant la porte de chez soi,
on franchit une frontière de séparation
entre le national et l'étranger,
on «dérange» l'imaginaire national.*

tifs venant en soutien aux familles d'hébergeurs. Comme s'il fallait recréer un cadre communautaire nécessaire au bon fonctionnement de l'hospitalité.

La relation d'hospitalité est-elle d'office asymétrique ? Des hébergeurs expriment souvent le besoin d'une relation plus approfondie avec leur hôte et se sentent frustrés si ce n'est pas le cas.

Le geste consistant à donner l'hospitalité instaure d'emblée une relation asymétrique. Quoi qu'on en dise, dans les faits c'est quelqu'un qui donne et quelqu'un qui reçoit. Il faut être deux pour que la relation d'hospitalité existe, les deux hôtes sont tous deux également nécessaires, mais ils ne peuvent pas être égaux en même temps. « Donner » l'hospitalité instaure une forme de dette qui sera éventuellement effacée après un certain délai par une autre faveur en retour. Il y a dans le premier geste d'hospitalité une potentialité de relation mais pas systématiquement et pas immédiatement. Certains hébergeurs voudraient qu'en contrepartie de leur accueil à domicile, l'hôte reçu s'engage tout de suite dans une relation de sympathie voire d'amitié. C'est aller un peu vite ! Parfois, les hébergés préféreraient trouver un logement sans que cela les engage dans une relation qui oblige, même si leurs hôtes les reçoivent avec grande générosité et amabilité.

L'absence d'hospitalité publique ne conduit-elle pas à une fatigue des hébergeurs ?

En l'absence de structures d'accueil publiques, les sociétés peuvent en effet s'épuiser à tenter de faire ce que l'Etat ne fait pas. La solution passe sans doute, au moins en partie, par l'élargissement de la pratique au-delà de l'espace domestique. Le cadre associatif, mais surtout le cadre communal ou municipal, me paraissent être les plus efficaces pour prendre le relais de l'hospitalité dite « privée » (domestique, familiale). L'hospitalité communale, surtout dans les petites villes ou les villages, est à la jonction entre les sociabilités locales au sein desquelles peut se concevoir un accueil personnalisé, adapté à l'accueillant comme à l'accueilli, et le

niveau institutionnel où se prennent des décisions qui relèvent de l'administration publique. Les quartiers d'accueil, les maisons de migrants, les réquisitions de friches, sont autant de solutions locales pour un accueil digne des migrants qui soulagent un peu les initiatives individuelles ou associatives, et qui peuvent former un cadre alternatif à celui où domine l'hostilité des Etats.

Ces nouvelles formes d'hospitalité citoyenne dérangent le politique, dites-vous. Comment et avec quelles conséquences ?

Les mobilisations à la fois intimes et politiques autour de l'hospitalité ont eu une dimension pratique, pragmatique, immédiate. Quelque chose a effectivement été réalisé, des personnes dormant à la rue ont trouvé un toit. Pour les hébergeurs, cela veut dire qu'ils ont agi contre les discours officiels de peur et rejet des étrangers. Plus profondément, en ouvrant la porte de chez soi, on franchit une frontière de séparation entre le national et l'étranger, on « dérange » l'imaginaire national.

Faut-il passer du « devoir » d'hospitalité au « droit à l'hospitalité » ?

L'hospitalité reste une faveur, même si elle est pratiquée avec générosité et comme un geste d'opposition politique aux gouvernements hostiles aux étrangers. Mais cela change tout si l'on considère l'hospitalité comme un droit faisant partie du droit à la mobilité à l'échelle globale. Considérer les migrants égaux en droits avec les citoyens nationaux implique de réfléchir à une forme de « citoyenneté nomade » qui poserait en principe l'égalité du droit à la mobilité entre tous les humains sur la Terre. ▀

Propos recueillis par **Martine VANDEMEULEBROUCKE**

(1) Michel Agier, *L'étranger qui vient : repenser l'hospitalité*, Le Seuil, 2018.



Éditrice responsable : Christine Kulakowski

Responsable de rédaction : Nathalie Caprioli

Ont contribué à ce numéro : Pascaline Adamanditis, Julie Aglave, Massimo Bortolini, François Braem, Pascale Falek-Alhadeff, Elio Germani, Stéphanie Lecesne, Dieudonné Wamu Oyatambwe, Pascal Peerboom, Mohamed Samadi, Marion Sellenet, Patrick Six, Julie Terache, Martine Vandemeulebroucke, Pierre Vandenheede, Dora Vilner.

Illustration de couverture : Marion Sellenet

Comité scientifique : Ali Aouattah, Loubna Ben Yaacoub, Vincent de Coorebyter, Isabelle Doyen, François Braem, Kolë Gjeshaj, Younous Lamghari, Silvia Lucchini, Altay Manço, Marco Martiniello, Anne Morelli, Nouria Ouali, Andrea Rea, Hedi Saidi.

Création graphique : Paul d'Artet

Mise en page : Pina Manzella

Impression : IPM

Les textes n'engagent que leurs auteurs. Les titres, intertitres et brefs résumés introductifs sont le plus souvent rédigés par la rédaction.



Avec l'aide de la Commission communautaire française, du Service d'éducation permanente, de la Fédération Wallonie-Bruxelles et d'Actiris.



imag est un bimestriel édité par
le **CBAI asbl** - Av. de Stalingrad, 24
1000 Bruxelles
tél. 02/289 70 50
fax 02/512 17 96
ai@cbai.be - www.cbai.be

Ouvert du lundi au vendredi
de **9h à 13h** et de **14h à 17h30**



ABONNEZ-VOUS !

Belgique : 20 euros / an
Etranger : 30 euros / an
pour 5 parutions

à verser au compte
IBAN BE34 0010 7305 2190

En n'oubliant pas de préciser vos
nom et adresse en communication

